

Madeline Miron

# Le difficile passage

Nouvelles

ISBN: 978-2-925084-22-8





# LE DIFFICILE PASSAGE

Madeleine Miron

Roman

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2<sup>e</sup> trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-09-9

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: [champimiroy@hotmail.com](mailto:champimiroy@hotmail.com)

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

## LE DIFFICILE PASSAGE

À qui le dire et le montrer ? À l'amie de toujours. Celle qui est accueil, tendresse, continuité, charme et fantaisie. Celle qui est là à attendre pour écouter, consoler, apaiser, conseiller, vivifier, faire rêver et qui jamais ne le juge.

Celle qui a accompagné son enfance, son adolescence et sa maturité. Celle dont il ne s'est jamais vraiment éloigné et qui constitue son chez-soi, son ciel, sa patrie. Il lui est arrivé, lorsqu'il était en révolte, de s'en détourner, mais pour de courtes périodes. Il est toujours revenu vers elle.

Aujourd'hui, il vient se blottir dans ses bras pour achever de démêler l'écheveau de ses sentiments. Écheveau dont les fils s'étaient enroulés autour de ses forces vitales l'immobilisant et l'empêchant de goûter à la vie.

Peu à peu, avec l'aide de son thérapeute, il a réussi à desserrer et faire tomber la totalité de ces fils. Il ne lui reste qu'à les pelotonner et les ranger en un endroit de sa mémoire où ils ne pourront plus se dérouler et l'enchaîner à nouveau. Seul leur souvenir subsistera.

Il se remémore les nombreuses visites chez son amie possédant le sens du spectacle et maîtrisant tous les arts de la scène. Jamais, elle n'est tout à fait la même, elle a un tel pouvoir de renouvellement. Et jamais, elle ne l'a déçu ; il l'a toujours vue jeune, belle et coquette.

Il n'arrive pas à se faire une image précise d'elle en ce moment de l'année. Ses sens en effervescence véhiculent, tout entremêlés, décors, costumes, voix, musique, ambiance, parfums.

Quel visage son amie présentera-t-elle ? Majestueux, impassible, froid à travers le gel hivernal ? Doux, enjoué, rieur sous la brise printanière ? Digne, épanoui, exubérant face à la lumière estivale ?

Généreux, énigmatique, triste dans la splendeur automnale ?  
Quels vêtements aura-t-elle revêtus ? Blancs, ses préférés, dans  
lesquels elle s'enveloppe pour de longs mois ? Vert pâle, parsemés  
de tendres fleurs, qu'elle déploie pendant plusieurs jours ? Vert  
foncé, garnis d'une profusion éclatante de fleurs et de fruits, qu'elle  
exhibe durant quelques mois ? Lumière, feu et cuivre dont elle se  
couvre tout au plus quelques semaines ?

Quelle voix fera-t-elle entendre ? Tendre et berçante ? Lente et  
apaisante ? Rapide et incitative ? Forte et impérative ?

Comment la retrouvera-t-il ? Elle a dormi pendant tout le long hiver  
et ne s'est réveillée que depuis quelques semaines. Est-elle encore  
grosse de la fonte des neiges ? Peut-être garde-t-elle encore sur son  
visage des traces du débordement de sa colère lors de la débâcle  
printanière ? Lui apparaîtra-t-elle dans la sévérité dont elle sait aussi  
faire preuve ?

Il a hâte d'apercevoir le visage de son amie. Visage dont l'un des  
côtés porte une difformité. Dans son enfance, ce côté lui a été caché.  
Il lui était interdit de s'en approcher et de le regarder. Il devait s'en  
tenir à distance et ne jamais franchir la limite du pont.

La peur que ce côté lui inspirait a fait qu'il s'en est toujours tenu à  
l'écart. Devenu adulte, à peine l'a-t-il entrevu. Il n'a donc vécu que  
face au beau côté et connu que celui-ci.

Aujourd'hui, il a besoin d'être près, de voir, de toucher, de palper ce  
côté tourmenté pour comprendre sa propre existence. Il ira donc tout  
d'abord vers cet aspect ténébreux du visage de son amie.

Ses pas le rapprochent d'elle. Il ne la voit pas encore, ni ne l'entend,  
mais la pressent. Ce parfum pénétrant qui arrive jusqu'à lui, est-ce  
le sien ? Il avance sur la route. Il avance vers la rivière son amie.  
Seul le pont qui la surplombe est visible.

Pierre se hâte et s'essouffle. Il s'appuie davantage sur sa canne. Le vent frais de cette aube de mai le fait un instant frissonner.

À présent, le bruit incessant de l'eau lui parvient et le remue au plus profond de son âme. Il perçoit, faiblement tout d'abord, des plaintes, des appels et des cris, puis ceux-ci vont s'intensifiant à mesure qu'il se rapproche du rapide.

Avant d'arriver au tablier du pont, il quitte la route et à travers les aulnes, se dirige vers la rivière. Parvenu à la rive, il la longe. Plus il avance, plus la pente s'accroît, plus la rivière rétrécit prisonnière du roc, plus le débit de l'eau augmente et plus le bruit devient assourdissant.

Son cœur bat à tout rompre. Il arrive au remous et s'arrête. Pour la première fois, il assiste, au premier rang, au combat impitoyable de l'eau et du roc.

Dans un tumulte indescriptible, il voit l'eau qui lutte avec force et rage pour se frayer un passage à travers nombre d'écueils. Pour y parvenir, elle se débat, frappe, se contorsionne, par moments halète, étouffe, se convulse, reprend prise, contourne les obstacles, tourbillonne, s'engouffre dans d'étroits passages et dans un dernier soubresaut, indomptable, tombe plus bas, libérée. Le rapide est franchi.

Victorieuse, elle étend les bras, libre de toute entrave. Le roc n'a pu l'arrêter, ni la détourner, ni l'assujettir.

L'écume asperge Pierre sans que celui-ci recule. À l'image de l'eau, tout s'agite en lui. Il sent le froid pénétrer son être. Son regard se reporte au cœur du remous et s'y concentre. Il se sent aspiré. Il a mal. Soudain, il lui semble que quelque chose se détache de lui, se

brise en éclats, s'éparpille, tombe dans l'eau, est emporté par le courant et disparaît au fond du gouffre.

Il pense que son âme va le quitter et ferme les yeux. Il sent sa cage thoracique s'agrandir. Son cœur y bat à l'aise comme jamais il ne l'a fait auparavant. Une douce euphorie l'envahit. Il est si léger... Peut-être a-t-il déjà pénétré dans un autre monde...

Il ouvre les yeux et réalise qu'il est toujours vivant, mais que Carole n'est plus présente en lui. À son évocation, il n'éprouve pas de serrement de cœur. Elle n'est plus qu'un souvenir qu'il peut librement faire naître et s'évanouir.

---

Ils ont le même âge et en sont tous deux à leur dernière année d'études secondaires. Lorsqu'elle arrive dans son école, dans sa classe, l'année scolaire est déjà bien amorcée alors que dans l'indécision, l'automne et l'hiver se disputent la suprématie du ciel.

Il en tombe immédiatement amoureux. Il cherche constamment à être en sa présence et à lui plaire. Elle ne lui porte guère attention. Il y a tant de garçons qui gravitent autour d'elle et sont en admiration devant sa beauté et son charme.

Il se revoit lui déclarant son amour. En réponse, elle avait délicieusement esquissé un sourire.

L'année scolaire passa. Le doute s'était emparé de lui. Peut-être n'avait-elle pas bien interprété son aveu ? Sans doute l'avait-elle pris pour un hommage à sa beauté ? Il ne pouvait vivre dans une telle incertitude. Sa souffrance était par trop intolérable.

Lors d'une fête estivale, avec la témérité de la jeunesse, il l'amena à

l'écart et lui réitéra sa demande. Il lui dit qu'il l'aimait de tout son être, plus que tout au monde ; qu'elle était son premier amour, qu'elle serait son seul amour et qu'il désirait vivre auprès d'elle tous les jours de sa vie.

Il ajouta :

« Dis que tu m'aimes. Non, ne réponds pas ce soir. J'attendrai. J'attendrai un signe de ta part. J'attendrai que tu viennes vers moi. Je t'attendrai jusqu'à la fin des vacances. Je t'aime. Si tu savais combien je t'aime. »

Elle l'avait regardé, lui avait pressé la main, était restée plusieurs minutes près de lui, mais sans parvenir à dire une seule parole.

Elle l'avait ensuite quitté et s'était empressée de rejoindre son cercle d'amis. Elle semblait à l'aise et avait repris la conversation tout en l'ignorant. Peut-être avait-elle l'habitude de telles déclarations d'amour ? Les autres l'entouraient comme si elle avait été une reine.

Il avait attendu. Il l'avait attendue jusqu'à la reprise des classes. La mort dans l'âme, ne sachant comment interpréter ce silence, il était parti à l'extérieur du village compléter son cours commercial.

Il l'aimait trop pour vouloir s'imposer à elle, la brusquer ou la restreindre. Il l'aimait assez pour respecter sa liberté. Il l'aimait sincèrement, envers et contre tout et désirait le même amour de sa part à elle. Par ailleurs, sa fierté et sa timidité l'empêchaient de s'approcher à nouveau de Carole et de la supplier de lui répondre.

Lorsqu'il était de retour dans son milieu pour les périodes de congé, même s'il l'évitait, il ne cessait de l'aimer, d'espérer, de craindre et de souffrir.

Cachant cet amour meurtri, s'isolant davantage, rentrant en lui-même, il mit ses forces dans le seul domaine où il réussissait : ses études. La lecture devint son évocation et la rivière, la confidente bien-aimée.

---

Un soir d'une longue fin de semaine, alors qu'il se trouvait à la bibliothèque du village, il apprit que Carole se mariait.

En entendant ces mots chuchotés, son cœur se crispa douloureusement et il se vit méprisé, rejeté, indigne et de peu de valeur.

Il sortit précipitamment et erra toute la nuit aux abords de la rivière. Il ne voulait plus vivre et appelait la mort.

Qu'il a été prétentieux, inconséquent d'aspirer à l'amour de Carole ! Vouloir être aimé d'elle lui paraît d'une telle incongruité. Pourquoi n'a-t-il pas vu l'impossibilité d'un tel amour ? Pourquoi personne ne l'avait-il préparé à la réalité impitoyable de la vie ?

La condition sociale de Carole était différente de la sienne. La famille de la jeune fille était mieux nantie et surtout, elle avait une vie sociale active bénéficiant de nombreuses relations.

Carole évoluait dans un milieu où tout était mis en évidence. Bien paraître était primordial. Avec sa grande beauté, Carole était entourée, admirée et célébrée. Elle était de toutes les fêtes et réceptions.

Il avait oublié qu'il était issu d'une famille pauvre, effacée et décriée dont il était le seul enfant à avoir poursuivi des études d'un niveau plus élevé que le primaire. Il avait oublié que, de surcroît, il était maladroit, claudiquant et que rien ne laissait entrevoir d'avenir

avec lui. Il n'avait à offrir à Carole que son amour et sa détermination.

---

Carole aimait le prestige, le pouvoir. Elle avait l'ambition de s'élever dans l'échelle sociale. Son mariage lui a permis d'accéder à une vie éclatante dans les sphères de la société mondaine régionale où elle devint rapidement une vedette incontestée.

Comme une météorite, elle a traversé le ciel abitibien et brillé, mais pour si peu de temps. Pierre n'a jamais compris son brusque divorce après seulement trois ans de vie commune, la naissance de son enfant et la garde de celui-ci confiée au père.

Ron était profondément amoureux de Carole. Il en a la conviction, mais elle, a-t-elle jamais aimé Ron ? Et pourquoi avoir mis ces milliers et ces milliers de kilomètres entre elle et les deux hommes qui l'aimaient éperdument ?

Le silence de Carole l'a toujours obsédé. Que recelait-il ? L'aimait-elle ? A-t-elle sacrifié leur amour à l'arrivisme ? Était-elle capable d'aimer ou ne savait-elle que plaire et être désirée ? Pouvait-elle être la femme d'un seul homme ?

---

Aujourd'hui, il ne veut plus savoir, mais les mots qu'il n'a jamais pu prononcer fusent de sa bouche et s'adressent au monde entier sauf qu'à les entendre, la rivière est seule.

J'espérais toujours qu'elle vienne à moi. Je croyais que lorsque j'aurais une position enviable, elle le ferait.

Après quelques années de travail comme commis-comptable dans

un grand magasin, je suis retourné aux études grâce à l'héritage légué par mon ancienne voisine. Par la suite, j'ai ouvert mon propre bureau de comptable dans une ville située non loin de mon village natal. Ville qui avait su si bien m'accueillir à mon arrivée sur le marché du travail.

Dans mes temps libres, j'ai appris à travailler le bois. J'ai acheté et rénové une maison ancienne qui fait l'envie de plusieurs. J'en ai même fabriqué la plupart des meubles.

J'ai tout fait pour devenir digne d'elle. J'ai redoublé d'ardeur au travail. J'ai acquis une meilleure culture et développé l'amour des arts. J'ai participé à plusieurs organisations sociales et de bienfaisance.

Dans mon milieu, je suis devenu un homme respecté, au travail apprécié, aux conseils sollicités et dont l'amitié était recherchée, mais je n'étais pas heureux. Je ne possédais pour illuminer mon existence que des parcelles de joie.

Telle une écharde, Carole était toujours présente en moi. Je parvenais rarement à l'oublier. Tantôt désespérante, tantôt exaltante, son image s'animait dans mon esprit. À mon cœur chagrin, l'espoir de sa venue toujours imminente chantait un air apaisant. Je restais libre pour elle. Le temps et l'absence accentuaient sa beauté, atténuaient ses imperfections et la couvraient de qualités nouvelles.

J'ai et j'ai eu des amitiés féminines, des aventures amoureuses également, mais les femmes qui ont traversé ma vie savaient que je ne pouvais m'attacher à elles.

J'espérais que Carole se lasse de sa vie trépidante et qu'elle vienne vers moi goûter un bonheur paisible. Je l'attendais et la désirais. Elle n'est jamais venue. Si, un jour, peut-être est-elle venue ?

---

C'était dans une autre ville, plusieurs années après ses deux déclarations d'amour. Il se trouvait attablé avec des gens d'affaires dans la salle à dîner d'un chic hôtel dans le but d'y conclure une importante affaire. Le service à la table débutait.

Soudain, il a aperçu Carole. Il a cru défaillir tellement le flot d'émotions qui déferla en lui était puissant. Il l'a vue s'approcher de lui et lui demander de faire route à l'instant avec elle.

Pourquoi n'a-t-il pas tout laissé derrière lui et n'est-il pas parti avec elle ?

Qu'est-ce qui l'a retenu à cette table ? Son sens des responsabilités, la parole donnée, sa réputation professionnelle ? Cette importante transaction ? Non, il avait plus de travail qu'il n'en désirait.

Il ne sait trop. Cette rencontre fortuite, le ton impératif de la demande, la précipitation de Carole lui ont sans doute fait peur. Le moment surtout n'était pas propice à l'épanchement.

Le cœur de Pierre était rempli de chagrin, de remords et de culpabilité. Le décès récent de sa mère qu'il n'avait pu défendre dans l'adversité le tourmentait. Tout comme elle n'avait pu le protéger lorsqu'il était enfant, lui n'avait su dans les derniers mois de sa vie la soustraire aux querelles et aux convoitises des siens.

Pierre se leva, couvrit Carole du regard et lui demanda de patienter quelques heures. À ce moment, il serait tout à elle. Elle ne pouvait attendre. Lui n'a su que dire si ce n'est de lui demander de l'appeler tout en lui remettant sa carte d'affaires.

Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Il avait tellement désiré cette rencontre et aurait tout donné pour être avec elle et s'entretenir longuement de leurs sentiments réciproques. Peut-être le destin veillait-il et voulait-il lui éviter de plus grandes souffrances encore... Que serait-il arrivé s'ils étaient partis ensemble ? Que lui aurait-elle dit, demandé, exigé ?

À la fin de l'après-midi, lorsqu'il a été libre, Carole fut introuvable. Elle ne s'était arrêtée que pour repartir aussitôt. Qu'était-elle venue faire ? Revoir sa famille, son enfant, lui peut-être...

Une fois de plus, repartir sans rien élucider. Fuir, faire fi de ses sentiments à lui, le laisser dans l'embarras, telle était Carole.

Le retour lui parut interminable. La crainte et l'espoir l'accompagnèrent. Il croyait la voir dans chaque automobile stationnée le long de la route. Elle descendait de voiture et lui demandait de l'accueillir comme passagère. Parfois, il s'imaginait qu'elle l'attendait à la maison. Elle l'avait précédé et se promenait dans le jardin parmi les fleurs. Elle, la plus belle des fleurs.

À son arrivée, le jardin était désert et la maison close. Il maudit son sort. Comme il regrettait de ne pas l'avoir suivie !

---

Ainsi qu'il l'avait fait pendant ses études, il tenta de l'oublier en travaillant davantage.

Sans être nourri, son amour pour Carole persistait brûlant toujours intensément. Ainsi continua-t-elle d'être présente dans sa vie. Aimer plus qu'il ne l'aimait était impossible en ce monde. Et le temps n'altérait pas ses sentiments. Elle reviendrait, il en était persuadé.

En imagination, il vivait de tendres moments avec elle. Les années s'écoulaient dans une douce tristesse bercée par le chant de l'espoir.

Pourtant un jour, auprès d'une autre eau tumultueuse, le doute s'infiltra en lui faisant de plus en plus de place à la réalité. S'ensuivit un mal insidieux le laissant sans force, craintif, désabusé et ne désirant plus vivre.

---

Il regarde l'eau et ne peut rien apercevoir si ce n'est ses propres interrogations et constatations auxquelles s'ajoutent des certitudes et des ébauches de réponses souvent incertaines, imprécises ou incomplètes.

L'amour peut-il mourir en un instant comme il est soudainement né trente ans plus tôt ? L'amour ne serait donc pas éternel ? Parce qu'inassouvi, un amour peut-il perdurer aussi longtemps ? Pourquoi, pour lui, l'amour ne s'est-il incarné que dans une seule personne ?

À son insu, son amour pour Carole s'était anémié, dilué pour ne devenir qu'une coquille vidée de sa substance. Sans doute, est-ce la raison de cette dépression. Son cœur savait, avait cessé d'y croire, mais son esprit refusait de l'admettre et de réagir devant cette évidence.

Le fil ténu de cet amour idéalisé auquel il s'accrochait s'était rompu. Il fallait cesser de se comporter comme s'il existait encore.

Maintenant, il voit l'aberration de cet amour de jeunesse qui a persisté jusqu'à l'âge mûr. Lui, qui sait si bien évaluer la situation d'autrui et donner de judicieux conseils, a été d'une telle naïveté face à sa propre vie.

Tout est terminé. Carole n'est plus présente en lui. Son cœur a cessé de battre pour elle. Il a échappé à son attraction. Il est libre, délivré de cet amour obsessionnel et malsain.

Cette prise de conscience a été longue et des plus douloureuses.

Pour la première fois, il ne voit plus Carole revêtue de la beauté et de l'éclat de la jeunesse. Il l'imagine atteinte par le temps, portant au visage des rides naissantes. La rencontrer par hasard, il resterait maître de lui. À peine la saluerait-il. Peut-être aurait-il pitié d'elle ? Il n'éprouve aucune amertume à son égard.

Il a fini d'avoir mal à cause d'elle. Avoir mal parce qu'il s'était épris d'une chimère. Entre eux, tout n'aura été que malentendus.

Quel soulagement il éprouve sans cet amour devenu fardeau ! Il respire avec aisance. Il regarde l'eau qui tournoie inlassablement. Soudain, il est pris de vertige. Il frissonne à nouveau et a mal. Il s'enveloppe dans son manteau et se recroqueville sur le roc face au remous. Il ferme les yeux et l'enfant qui est en lui se met à gémir.

L'enfant qui arrive toujours le dernier et qui trouve sa mère retournée à ses occupations. L'enfant qui dérange. L'enfant qui a l'impression de ne recevoir de ses parents que des miettes d'amour.

---

Son père, la plupart du temps absent, qui n'entre à la maison que pour sévir et qui lui dit lorsqu'il veut se rendre utile : « Laisse cela aux autres. Toi, tu n'es pas capable. Va ailleurs, laisse-nous tranquilles. »

Il voit des enfants, plusieurs enfants. Tous, ses frères et sœurs plus âgés que lui, plus agiles, plus forts, plus cruels aussi, lui jouant des tours, le faisant tomber dans des guets-apens qui la plupart du temps l'humilient ou lui font mal.

Lui, s'est ajouté au dernier. Lui qui avant son premier anniversaire a été atteint par la poliomyélite le laissant infirme et amoindri.

Pourquoi ses parents ne le protégeaient-ils pas davantage de leurs autres enfants ? Pourquoi ne l'ont-ils pas soustrait à toutes leurs méchancetés ? Pourquoi n'ont-ils pas décelé que souvent on l'accusait à tort et l'ont-ils puni à la place des autres ? Pourquoi, suite à la découverte d'un objet brisé, le frappaient-ils, lui qui ne pouvait s'éloigner assez vite pour fuir leur colère ?

Pourquoi un jour sa mère a-t-elle pleuré et son père a-t-il dit : « Il n'est pas comme les autres. Nous avons péché. Le ciel nous a punis. Nous devons accepter notre châtement et porter notre croix ? »

De quelle façon la portaient-ils cette croix ? Ils lui ont donné tous les soins requis, mais sans parvenir à l'aimer. Des soins sans chaleur, des mains sans chaleur, des cœurs sans chaleur. Et pour payer les soins, des sous dont les autres étaient privés.

Lui croyait que le cœur de ses parents était vide parce qu'ils avaient donné tout leur amour aux autres. Sa mère qui parvenait si bien à répartir équitablement la nourriture et les vêtements, pourquoi n'arrivait-elle pas à partager également l'amour ?

Au début de sa vie, il a été comblé de l'affection et de la tendresse de ses deux sœurs, les aînées de la famille, mais celles-ci, à peine adolescentes, sont parties travailler en ville comme domestique afin d'aider à faire vivre le reste de la famille. Il ne les voyait qu'à Noël et à Pâques. Par la suite, elles se sont mariées et ont continué à servir, leur mari et leurs enfants.

Chétivement, il se développait dans la peur. Peur de ses parents, de ses frères et sœurs et encore plus de ce Dieu vengeur qui, pour punir les adultes, l'avait broyé.

Tout désert recèle une oasis. La sienne se trouvait chez une vieille dame, sa voisine. Les pleurs répétés de l'enfant avaient-ils éveillé en elle une fibre maternelle pour qu'elle demande à l'accueillir chez elle et à s'occuper de lui chaque fois qu'il en éprouverait le besoin ?

Elle lui avait ouvert sa porte et son cœur. Elle le berçait près du poêle à bois, l'écoutait, le consolait, lui chantait des chansons, lui racontait ou lui lisait des histoires. Le temps ne comptait pas pour elle. Elle s'était adaptée au rythme de l'enfant l'attendant sans le presser.

Pour cette femme qui n'avait pu donner la vie, il était un rayon de soleil dans sa solitude. Elle attendait avec impatience son arrivée lui ayant préparé une surprise : une image découpée dans le journal, un jeu prélevé sur une boîte de céréale, une douceur à grignoter.

Auprès d'elle, il trouvait amour, chaleur, sécurité, calme, réconfort. Il pouvait parler de tout, lui confier ses peines, ses rares joies, ses craintes et ses rêves.

Avec elle, il aimait visiter les nombreuses plates-bandes et rocailles tout autour de la maison et dans le jardin. Seulement des plantes

vivaces parce qu'elles n'ont pas à se plier à la volonté des humains. Elles n'obéissent qu'au soleil et fleurissent quand bon leur semble. Il retenait leur nom tout en apprenant à se situer dans le temps.

Lorsque le printemps s'annonçait, il essayait de se souvenir de l'ordre de floraison. Ce sera le temps des perce-neige, le temps des tulipes, le temps des lilas, le temps des lis, le temps... le temps de toutes les autres, puis le temps des feuilles mortes. Elle riait lui assurant qu'un jour, il parviendrait à le connaître tout à fait.

Devant la nature, son amie se faisait humble et nommait Dieu en réponse aux innombrables questions de l'enfant sur la provenance des êtres vivants et des choses. Celui-ci niait disant que Dieu ne pouvait faire des choses aussi merveilleuses tout en le faisant souffrir.

Et elle tentait de lui présenter Dieu comme elle le concevait. Dieu, c'est le souffle de Vie. Issus de la Vie, les êtres vivants naissent, grandissent, meurent, se renouvellent et finalement rejoignent la Vie. Dieu, c'est l'eau vive, l'air rafraîchissant, la lumière bienfaisante, l'oiseau gracieux, l'humain libre. Dieu, c'est tout ce qui est bon, beau, grand, juste, agréable et parfait. Dieu, c'est une présence aimante, compatissante, agissante et joyeuse qui veut le bonheur de toute sa création.

Jamais on ne lui avait ainsi parlé de Dieu. Comme il préférait celui-ci au Dieu de ses parents !

Au fil des saisons, à la table de sa voisine, il a pu à satiété, colorier, dessiner et bricoler. Il s'y sentait si bien qu'il en oubliait de retourner chez lui.

À la fin d'un été, juste avant son premier jour de classe, elle est tombée malade. Elle a été hospitalisée pendant de longues semaines,

puis elle est partie vivre dans un foyer pour personnes âgées. Sa maison a été vendue.

Comme il a pu s'ennuyer d'elle ! Jamais personne ne l'a amené la voir. Lorsqu'il a pu y aller par lui-même, elle ne le reconnaissait plus.

Elle l'aimait inconditionnellement. À son décès, il a su jusqu'à quel point il lui était cher. Il venait d'entrer sur le marché du travail. Elle lui légua une somme d'argent qui lui permit par la suite de reprendre ses études et d'ouvrir son propre bureau de comptable.

Heureusement qu'il y eût pour le consoler du départ de son amie, la rivière et Mlle Leblanc, sa première institutrice et celle d'ailleurs de tout son élémentaire. Elle qui a su voir sa vive intelligence et l'amener à s'ouvrir au monde infini de la connaissance en lui apprenant à lire.

Dès le premier matin, il s'était senti en confiance et attiré vers elle. Au son de la cloche, les autres élèves étaient rapidement accourus auprès de leur enseignante. Elle avait regardé le garçon qui traînait la jambe, lui avait souri, l'avait attendu et lui avait posé une main douce et potelée sur la tête.

Comme il se sentait bien en sa présence ! Surtout pendant l'heure du dîner où les autres retournaient manger à la maison et où lui, faisait reposer sa jambe. Que de beaux livres il a regardés et lus !

Elle savait comment faire naître son estime personnelle et développer sa confiance intérieure. Lui, qui ne pouvait rivaliser à la course avec les autres, était capable de résoudre un problème avant eux.

Avec lui, elle était toujours patiente. Et lui, ne cherchait qu'à lui

faire plaisir en répondant à la moindre de ses exigences. Il aimait l'école. Elle était presque toute sa vie.

La rivière en était l'autre partie. Les jours de congé, il sortait tôt, rentrait tard. Et parfois, souvent même, il sortait les jours de pluie.

Il marchait sur la berge, mais sans jamais trop s'éloigner. Chaque roche lui était familière et chaque tronc dressé, chaque arbre échoué lui était repère. Ses compagnons étaient les oiseaux, les bêtes, les poissons et les plantes. Il leur parlait et vivait avec eux des aventures fantastiques. Il découvrait des trésors et les cachait sous une pierre ou dans le creux d'un arbre mort.

Il vivait, à l'ombre de la rivière, dans un monde merveilleux, fruit de son imagination enfantine, mais il possédait la faculté de revenir dans la réalité. Au fil du temps, il se distanciant de plus en plus de sa famille.

---

Lorsqu'il a su écrire convenablement, avec l'aide de son institutrice, il a correspondu régulièrement avec sa première amie. Elle lui répondait le premier du mois. Il attendait avec impatience ses lettres et les a toutes précieusement conservées. Les dernières étaient d'une écriture de moins en moins assurée et lisible, puis elle a cessé de lui répondre. Il a continué pendant quelque temps à lui écrire, persuadé que quelqu'un d'autre lui lisait ses lettres et qu'elle s'en réjouissait y trouvant un lien avec le passé.

Il admirait sa première institutrice. Qu'il la trouvait belle malgré son bec de lièvre ! Il aimait sa voix qui rendait si vivante la lecture des contes pour enfants et qui le faisait vibrer à toutes les émotions portées par le texte. Il ne s'est jamais moqué d'elle, n'a jamais

employé à son égard le quolibet en vogue, ni fait de dessins disgracieux la représentant.

Quelle affinité y avait-il entre eux ? Sans doute, celle de deux enfants souffrant de leur handicap respectif. Peut-être voulait-elle lui éviter une partie des souffrances qu'elle-même avait subies dans son enfance et lui faire connaître un certain bonheur.

Elle l'avait pris sous sa protection. C'est à elle qu'il doit d'avoir poursuivi ses études. Elle a su persuader ses parents de l'inscrire à l'école du village. Elle a toujours été fière de lui. À sa graduation au cours commercial, elle était rayonnante même si elle se savait terrassée par un cancer.

De sa nouvelle école, il appréciait la bibliothèque et ses nombreux livres, les disques de musique classique et folklorique ainsi que les activités intellectuelles.

Il détestait la cour où il ne parvenait pas à s'intégrer aux équipes sportives ne pouvant participer de façon efficace qu'à de rares disciplines. À son insu, on l'avait institué surveillant, arbitre, juge. Il abhorrait cette tâche, pourtant il s'y appliquait le plus possible. Tâche qui lui attirait le mépris de ses pairs. Aveuglément, servilement, il obéissait à ses supérieurs.

Il a été en bons termes avec eux jusqu'à ce qu'il veuille, au début de sa dernière année au secondaire, s'objecter aux décisions d'autrui le concernant, prendre sa place et choisir lui-même l'orientation à donner à sa vie. Son affirmation lui a valu de perdre la protection dont il avait toujours bénéficié à l'école et de devenir la cible de tous, de la direction aux élèves.

Il était parvenu à l'étape de sa vie où il devait faire route seul et où il lui fallait se battre envers et contre tout pour pouvoir se réaliser. Il

n'avait plus personne pour le guider, le soutenir.

---

Le barrage qui contenait ses larmes si longtemps retenues cède et à l'image du rapide, celles-ci s'écoulent sur ses joues, son menton et sa poitrine. Elles ne cessent de couler.

À travers ses larmes, il regarde la rivière en contrebas. Elle est sortie du difficile passage et s'épanouit à nouveau, calme, majestueuse et parée d'îlots verdoyants.

Comme elle, qui a dû se frayer un passage dans le roc, il a traversé sa pénible enfance et sa difficile adolescence.

À présent, il est prêt à laisser le côté ravagé de la rivière ainsi que son propre passé et à se tourner vers la partie harmonieuse du visage de son amie.

Il longe les abords de la rivière, parvient au pont, le traverse jusqu'en son centre et s'appuie à la structure métallique.

Il voit le côté paisible du visage de sa rivière bien-aimée. Il est proche d'elle. Elle miroite sous le soleil ardent de midi et à travers conifères et feuillus, s'étire paresseusement en dessinant de larges méandres. Il ne peut en apercevoir que quelques-uns.

Qu'il aimerait, comme dans son enfance, marcher sur son rivage en y laissant l'empreinte de ses pieds nus, se jucher sur les roches grises et se déplacer sur les troncs échoués. Et surtout, qu'il aimerait suivre la rivière depuis sa source et jusqu'au lac Abitibi.

Dans son cœur pacifié, le pardon fleurit. Il sent ses parents proches, aimants et fiers de lui. Il éprouve de la tendresse pour eux et comprend mieux leur situation difficile.

Pouvaient-ils travailler davantage pour sortir de la pauvreté et de l'humiliation ? Parvenir à payer les comptes en retard était leur perpétuelle préoccupation.

Dans un moment de désarroi, pourquoi leur a-t-il adressé ces reproches qui ont assombri leurs dernières années de vie ?

- Maman, à mon arrivée, vous aviez déjà tout donné de vous-même à votre famille. Vous étiez un vase rempli à plein bord. La vie ne pouvait vous en demander davantage. J'ai été la goutte qui a tout fait déborder.

Vous papa, pris au piège dans ce rôle qui vous était dicté sans pouvoir exprimer vos sentiments, vous n'avez pu voir ma détresse. Pour vous faire entendre, vous n'aviez dans votre contexte social que l'usage de la force et de la violence.

Tous deux, vous n'avez pas souhaité, encore moins demandé à ce que je vienne au monde.

Toi Carole, tu n'as pas su dire les mots qui auraient clarifié la situation entre nous. L'expression vraie de tes sentiments m'aurait peut-être délivré de ta vaine attente, de ton souvenir obsédant. L'incertitude est le pire état où s'affrontent tour à tour l'espoir et l'amertume.

---

Son regard se porte sur l'eau que le vent ride à peine. Une sensation étrange, indéfinissable s'empare de lui. Il n'est plus oppressé. Il est pur, libre et léger.

Il songe à cet homme qui l'a accompagné dans la thérapie de ces trois dernières années. Cet homme qui l'a plongé dans la réalité, l'a

mis face à lui-même, l'a amené à faire le tri dans ses sentiments et à prendre la direction de sa vie.

Il n'est plus asservi au passé. Il n'a que le présent à assumer et l'avenir ne sera que la suite d'aujourd'hui.

La lumière le pénètre et le vivifie. Sa pensée s'élève vers l'au-delà. Pendant des années, il a douté de Dieu allant jusqu'à nier son existence. En ce moment, il est convaincu de sa réalité ; il est près de lui, mais il n'a plus l'aspect terrifiant de son enfance. Il est brise enveloppante, rafraîchissante, réconfortante. Son âme s'agrandit à la dimension de la rivière, du ciel, de la terre, de l'univers. Il est tellement heureux !

Un grand oiseau blanc plane au-dessus de l'eau. Il l'envie. Il lui rappelle Colette. Colette qui, à trente-huit ans, est toujours libre. Il l'a connue dans l'organisme des Grands frères et Grandes sœurs. Une belle complicité existe entre eux. Il a toujours eu beaucoup de respect et d'admiration envers elle. Leurs rapports n'ont été qu'amicaux. Lorsque son corps avait un trop grand besoin d'étreintes physiques, c'est vers une autre, une inconnue qu'il se rendait.

Pourquoi n'a-t-il pas vu avant ce moment-ci que cette grande fille brune recherchait sa compagnie et éprouvait plus que de l'amitié pour lui ?

Il sort de son porte-monnaie une photo qu'elle lui a remise il y a quelques années. Il lui sourit. Il la voit entourée d'enfants, ses enfants, leurs enfants. Oui, il prendra le beau risque de fonder un foyer. À quarante-cinq ans, il se sent prêt à donner la vie.

Maintenant que son existence n'est plus suspendue à Carole et qu'il l'a reprise en main, il est disponible dans son âme, dans son corps

pour aimer à nouveau, mais cette fois, réellement et non seulement en rêve.

Il est impatient de revoir Colette. Demain, il reviendra ici avec elle. Il lui dira.

Une grande force morale se dégage de sa personne. Il sait à présent qu'il est venu sur terre pour vivre pleinement, aimer et être heureux.

La mélodie triste de son passé s'est tue permettant à une musique inconnue et joyeuse de s'élever en lui.

Pour la première fois de sa vie, il se sent véritablement attendu et désiré.

Dans son bonheur, il y a place pour des retrouvailles avec ses frères et sœurs.

Au-delà du dernier méandre visible, la rivière poursuit son cours, cachée à ses yeux. Ainsi en est-il de son avenir. Il lui est inconnu, mais ne lui fait plus peur. Il a confiance en la vie.

Il quitte le pont, remonte fébrilement la route baignée de lumière et qui s'élargit devant lui. Les oiseaux chantent et la forêt murmure.



# LA BERGERIE CÉLESTE

*En ce moment*

L'autobus roule. Il change de voie. Il quitte la ville. Il accélère. Il m'emporte là-bas.

Je tiens mon sac contre moi. Il renferme tout ce qu'il me reste au monde. Ma main emprisonne un bout de papier, lueur d'espoir.

Mon cauchemar se termine. L'étau de la peur se desserre. Je me détends.

Je respire librement.

J'observe les personnes autour de moi. Je me sens à la fois comme elles et différentes ; près d'elles et si loin.

Ce que je vois représente-t-il la réalité ? Je n'en suis pas tout à fait certaine. Je ferme les yeux. Je les ouvre. Les gens parlent, rient. Je me rends à l'évidence. Une autre partie de mon existence débute.

Comme ce magazine qu'une dame feuillette en commençant par la fin, par la baie vitrée je regarde défiler à rebours des séquences de ma vie.

*Vingt minutes plus tôt*

Je suis aux aguets. J'entre. Personne ne m'observe. Je me dirige vers le comptoir. Je prends place dans la file d'attente. Mon tour arrive. Je tiens entre mes mains le billet de la liberté.

Je regarde vers la porte. Karine est là ! Elle ne doit pas me voir... Où est l'autre sortie ? Je panique. Je ne veux pas qu'elle me nargue.

- De quoi as-tu peur Mélina ?

Elle me touche à l'épaule. Je me sens prise au piège. Je suffoque. Sans que je m'en rende compte, elle tire une chaise et m'y fait asseoir.

- Méлина, calme-toi. Tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Que t'a-t-on fait ?

Même si sa voix et son regard sont pleins de compassion, je suis incapable de prononcer un mot. Elle cherche mes mains et voit le billet que j'y tiens toujours.

- Où vas-tu ?

Je ne réponds pas.

- Montréal... Quelqu'un t'attend là-bas ? Personne ! Je vais t'écrire un numéro de téléphone. C'est un type bien qui m'a aidée, il y a plusieurs années. C'était lors d'une descente de police dans un logement minable. J'étais droguée. Je m'étais cachée dans un réduit. Il a dû employer la force pour me sortir de là. En me passant les menottes, il m'a dit : « Pourquoi te faire autant de mal ? Tu ne mérites pas cela ! » Méлина, il ne m'a pas regardé comme si j'étais une ordure ! Ce fut le début de ma réhabilitation. Appelle-le dès ce soir. Tu es trop mal en point pour t'en sortir seule. Dis-lui que c'est moi qui te recommande à lui. As-tu seulement songé à tes parents ? As-tu demandé leur aide ? Je viens d'aller voir les miens. Ils m'ont encore dit que j'étais « l'été indien » qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre et d'espérer. Malgré le passé, je suis certaine qu'au fond de leur cœur, tes parents t'aiment encore. Toutes deux, nous avons été exploitées. Toi, dans ton âme ; moi, dans mon corps. Ou plutôt, tout notre être a été utilisé comme un objet pour satisfaire des passions ou des ambitions. Tu t'en sortiras. Le pire est fait. Remets-moi le papier de tantôt que j'y inscrive mon adresse et mon numéro

de téléphone. Je t'offre mon amitié. Jusqu'à maintenant, nos routes ont été divergentes. Elles se sont croisées aujourd'hui. Peut-être deviendront-elles parallèles... Tu sais, je suis devenue infirmière. J'ai dans ma vie quelqu'un que j'admire, j'aime et à qui je suis chère. Nous voulons un enfant.

Elle me prend dans ses bras, me serre avec chaleur, puis m'embrasse sur les joues.

#### *Une heure plus tôt*

La pause du matin arrive enfin. Je revêts mon manteau disant que je vais prendre l'air. Je sors de l'immeuble avec un sac à main. Le plus grand à ma disposition. Je ne dis au revoir à personne. Je ne suis pas une ingrate ! Je n'ai pas la force d'avouer ma défaite. J'ai trop mal.

Vite, je dépose dans la boîte postale ma lettre de démission à laquelle je joins un numéro de compte bancaire où déposer les sommes qui me reviennent. Je n'ai plus d'adresse. Je hèle un taxi.

Je regarde une dernière fois le seul endroit où mon travail a été reconnu et rémunéré. Quand j'aurai appris à vivre par et pour moi-même, je leur écrirai. Je leur expliquerai.

Le chauffeur m'observe. Des sanglots me secouent.

#### *Six heures plus tôt*

Je me réveille en sursaut. J'allume le poêle à bois. Je fais ma toilette et m'habille comme un automate. Je me force à avaler un fruit et un café noir. Je prépare les légumes pour le repas du soir. Je mêle les ingrédients du dessert sans ajouter les œufs et le lait. Je prépare le

déjeuner. Je porte celui des maîtres dans leur chambre.

Je réveille les enfants. Je les aide à faire leur toilette, s'habiller et prendre leur repas. Je les observe pendant qu'ils mangent. Des larmes me viennent aux yeux. Je les aime ces enfants ! Ils m'ont apporté tant de joie ! Longtemps, ils m'ont fait oublier le surmenage et le manque de sommeil.

Je range leur chambre. J'ouvre les rideaux. Des flaques d'eau brillent au soleil. Tout est sale. Je ne vois plus de neige.

Tout se déroule comme à l'accoutumée.

Nous quittons l'Oasis. Les maîtres laissent les enfants chez des adeptes. Ils me reconduisent au travail.

Je souhaite ne jamais les revoir et pouvoir oublier.

*Deux jours plus tôt*

La soirée s'achève. Les enfants dorment. Je termine le repassage. Je m'apprête à ranger les derniers vêtements pour ensuite me rendre à ma chambre et tenter de dormir quelques heures.

Emmanuel surgit. Il vient travailler à l'Oasis depuis que Frédéric est mort. Il veut manifestement parler. Il s'approche et me touche la cuisse. Je recule. Il s'avance et m'embrasse avidement. Je me dégage. Il me dit :

- Comment peux-tu vivre sans relations sexuelles ? Tous les autres se trouvent des partenaires. Pourquoi restes-tu seule ? Ça te ferait du bien.

Je suis moite. Il repart. Je sais qu'il reviendra. J'ai peur. Je prie Frédéric de m'aider. Il faut partir, fuir, tout de suite, loin, pour n'être pas reprise. Demain, dès demain. Non, je serais repérée. Lundi, pendant le travail.

Et l'argent ? Quand il n'y en aura plus, je préfère dormir sur un banc, manger dans les poubelles que d'être agressée et violée. Mon vagin est le seul endroit de mon être où nul n'a fait intrusion.

#### *Quatre jours plus tôt*

Jeudi. Jour de paye. Un peu avant la pause, Aline vient s'asseoir à côté de moi. Je continue à travailler. Elle me dit :

- Ces souliers sont trop étroits. Ils me font endurer le martyre. Je ne m'y habituerai jamais. Et dire qu'ils me coûtent 85,00 dollars ! Je ne puis les échanger. La semelle porte des marques. Les veux-tu Mélina ? Je te les donne. J'ai encore la boîte et la facture. Je t'apporte tout cela ce midi.

Son geste me touche. J'ai le cœur gros. Je la remercie en lui serrant le poignet. Elle m'attire à elle et m'étreint.

À l'heure du dîner, j'échange mon chèque de paye. Je garde 85,00 dollars que je range dans l'armoire de mon bureau sous une pile de documents avec l'argent accumulé depuis cinq mois.

Un cadeau inespéré : des souliers neufs et de l'argent. Je suis presque heureuse. Le ciel ne m'abandonne pas. Jeudi prochain, je pars. Avec cette paye complète, j'ai l'argent nécessaire pour vivre là-bas quelques semaines.

Soudain, des crampes me tordent l'estomac. Je songe à la colère des

maîtres. J'entends leurs cris. « Pour quelques sous et même pour rien du tout, nous aurions pu te trouver des souliers convenables. »

Je ferme les yeux. J'aperçois Frédéric qui m'apporte une brassée de fleurs sauvages. Je lui souris. Le mal passe.

*Deux mois plus tôt*

Monsieur Allen me dicte une lettre. Il s'arrête et me demande :

- Veux-tu remplir des formulaires d'impôt ? Trente dollars pour chacun ou davantage selon la complexité du travail. Tu peux le faire ici à l'heure du dîner. Personne n'en saura rien.

Je suis interloquée. Il lit à travers moi ! Il connaît ma décision. Peut-être compte-t-il les sous que j'amasse ? Il tente sans doute de me piéger...

Je me ravise. Je suis seule à posséder la clef de l'armoire de mon bureau.

Il m'observe. Il décèle mon changement d'attitude face à l'argent. Je ne mets plus de sous dans les tirelires de bienfaisance. Au restaurant, je ne mange à présent qu'une soupe et une salade et je ne remets pas de pourboire. Au travail, je ne me rends jamais à la machine distributrice.

Je ne puis m'ouvrir à lui de mon projet même si je sais qu'il me tend la main, ne me veut aucun mal et ne désire que mon bonheur. Je suis incapable de faire à nouveau confiance.

J'accepte sa proposition.

*Cinq mois plus tôt*

Frédéric est extrêmement faible. Il ne parle plus. Je lui humecte les lèvres. Il ouvre à peine la bouche. Je lui tiens la main. Je veux rester auprès de lui. On me l'interdit. Je m'obstine. On me dit qu'il est inconscient. On me saisit aux épaules. Lui me serre la main. On m'éloigne de force. Je connais ses dernières volontés. Je dois me rendre au travail.

- Frédéric est un ancien clochard.
- Qu'est-ce que cela change ? Il est mon ami.

L'horreur me pénètre. J'ai des nausées. Je suis incapable d'avaler quoi que ce soit. Mon esprit se peuple de fantômes. Au travail, je ne suis pas présente à ma tâche. La journée est interminable.

À la sortie du bureau, quelqu'un d'autre me ramène à l'Oasis. Les maîtres sont là. Ils me disent :

- Tu peux aller le voir ; il vient de mourir.

J'ai froid. J'ai mal. Les crampes sont trop fortes. Je me recroqueville. L'ambulance arrive. Elle emporte Frédéric à jamais. Je crie intérieurement : « Frédéric emmène-moi avec toi. Je ne veux pas mourir seule. Je ne veux pas mourir comme un chien. »

Je cours m'enfermer dans ma chambre. Je m'écroule. La tête appuyée contre le lit, je pleure à chaudes larmes. Soudain, je me sens forte. Plus forte qu'eux. Plus forte que tous ceux qui m'ont dominée jusqu'ici.

« Frédéric, je vais vivre le Noël le plus triste de ma vie, le dernier

passé en ce lieu. La nouvelle année verra ma libération. Aide-moi. Inspire-moi les gestes à poser. »

*Neuf mois plus tôt*

Frédéric me rejoint à la cuisine. Il s'assoit. Il me tend un papier. Il me fait signe de lire. Ce sont ses dernières volontés. Il sent sa fin prochaine. Il ne veut pas être réanimé. Il ne veut pas être transporté à l'hôpital. Il veut mourir à l'Oasis dans son recoin. Il me demande de signer.

Puis il me dit :

- Mélina, écoute-moi bien. Tu dois partir d'ici. Le plus tôt possible. Promets-le moi. Tu es jeune. Il faut que tu vives. Tu es en train de briser ta santé. À nouveau, tu assumes seule le soin de la maison et des enfants. Dieu a déserté la Bergerie. L'état de grâce, l'authenticité, la communion fraternelle du début ont fait place à l'orgueil, à la soif du pouvoir et à la recherche des biens matériels. L'amour, le partage, le service et la prière ne sont plus la règle de vie. Les bergers faillissent à leur tâche. Face à la rivalité, l'intolérance, l'exploitation, je doute d'eux, de leur mission. Pour que j'aie en paix vers la lumière du véritable berger, jure-moi que tu vas partir. Jure-le moi. Tu es née pour la liberté, la joie et l'amour.

Jamais Frédéric ne parle ainsi. Ses propos m'atterrent. Le vent de l'incertitude s'élève à nouveau en moi, s'amplifie et se déchaîne détruisant ma quiétude présente et future.

*Dix mois plus tôt*

Adèle est de retour dans l'immeuble. Elle travaille dans un autre bureau.

Je l'ignore. Je l'évite. Elle me fait peur. Elle me croise dans l'entrée. Elle me sourit. Elle me dit bonjour. Une fin d'après-midi, elle m'arrête. Elle regrette le passé. Elle s'excuse. Elle me demande d'oublier. Elle ne voulait que réussir.

Elle m'attend le matin. Nous entrons ensemble. Le soir, elle m'accompagne au stationnement. Nous échangeons quelques mots. Elle se fait douce. Elle m'offre son amitié. Elle sait me réconforter. Ma méfiance s'estompe. Peu à peu, elle gagne ma confiance.

Elle m'invite à souper. Elle insiste. Je mens aux maîtres :

- Je fais des heures supplémentaires. On viendra me reconduire.

En attendant l'heure fixée, je marche dans le parc voisin. Je n'arrive pas à me détendre. Un vague malaise m'agite.

Je frappe à sa porte. Ils sont là, six à m'attendre, homme et femmes. On prend mon manteau et avant que je puisse réagir, je me retrouve nue, déshabillée par toutes ces mains. Je suis attachée au mur.

Les paroles d'Adèle résonnent dans ma tête :

- Vous allez voir un être, ou plutôt ce qui en reste, qui a mis sa confiance dans l'Au-delà et qui s'en voit récompensé. Jugez par vous-mêmes. Peut-elle encore susciter un quelconque désir ? Je voulais vous montrer un ange, ou plutôt une sainte qui vit de simagrées, de privations et de travail. Est-elle différente de nous ? Dis-nous, Mélina, tout le bonheur que tu éprouves avec tes semblables et nous deviendrons des adeptes de ta religion.

Je suis sidérée. Je veux mourir. Je souffre trop. Perfide Adèle ! Voilà

ce qu'elle a imaginé pour se venger de moi. Je la hais. Je les hais. Personne n'a pris ma défense.

Ils mangent. Ils parlent. Ils rient. Ils m'ignorent. Lorsqu'ils sont repus, ils me détachent. Je me rhabille. Adèle m'offre à manger les restes. Comme un vulgaire paquet, je suis jetée devant l'Oasis.

Frédéric vient à ma rencontre. Il m'aide à entrer. Ses yeux interrogent. Je dis faiblement :

- Je n'ai été que bafouée.

Je me jette dans ses bras. Il me console. Il me masse le dos, les bras, le cou. Il me caresse la tête. Je me sens mieux.

Je refoule cette agression au plus profond de mon être. Je la nie.

### *Treize mois plus tôt*

Je retourne vivre à l'Oasis. Je reprends le travail au bureau. Les enfants reviennent auprès de moi. Nous nous prodiguons mutuellement attention, tendresse et amour. Nous compensons l'ennui des jours passés loin les uns des autres. Tout mon temps leur est consacré. Âge béni de l'innocence !

Je suis la même, mais pas toujours. Parfois, deux personnes coexistent en moi. La première veut continuer à marcher sur la route tracée par les maîtres. La seconde scrute, s'interroge et aspire à emprunter un autre chemin.

Ces moments en sont de déchirements. Avec le temps, ils s'estompent et s'évanouissent. Je redeviens une. Je retrouve la paix. La vie reprend son cours.

*Quatorze mois plus tôt*

Je suis à l'hôpital. Je sors du sommeil. Je m'y replonge presque aussitôt. Un brouillard m'enveloppe. Je ne distingue pas bien le rêve de la réalité. Je suis dans une douce torpeur.

Sous-alimentation, hypothyroïdie, épuisement, sommeil insuffisant, tel est mon bilan de santé.

Mes parents sont prévenus. Ils se hâtent de partir à l'étranger. M. Allen et Aline viennent me visiter. Lui m'apporte des fleurs, elle, des friandises. Frédéric m'appelle à trois reprises. Je ne vois les maîtres qu'à mon entrée et à ma sortie.

On m'interroge. Je ne révèle rien de ma vie à l'Oasis. Je suis évasive sur mes rapports avec ma famille. Je parle plus facilement de mon travail au bureau.

Les médicaments, le repos, une bonne alimentation me font vite reprendre des forces. Le personnel médical s'étonne de ma prompt guérison. Après un séjour de quatorze jours, je quitte l'hôpital. Je poursuis ma convalescence à la Bergerie.

L'épreuve prend fin. Je retrouve le goût de la prière. Je me remets à espérer. J'ai l'âme légère.

Une autre personne remplace Doris. Les enfants vivent chez des amis.

J'ai hâte de les retrouver.

*Quinze mois plus tôt*

Je retourne chez moi. Je n'apporte rien. Dans la maison de mes parents, il y a plus que l'essentiel.

Je fais de l'auto-stop. Je parviens à la ville. On me dépose à un carrefour. La demeure familiale est proche. J'hésite. Je rassemble mes forces et m'y rends.

Quelqu'un ferme les rideaux. Je frappe timidement, puis plus fort. Encore et encore. Je sais qu'ils sont là. Maman crie derrière la porte :

- Va-t'en Mélina, va-t'en tout de suite.

Je frappe, pleure et supplie.

- Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait. J'ai besoin d'aide. Je suis votre enfant. Ouvrez s'il vous reste un peu d'amour pour moi. Je ne sais pas où aller.

Papa dit à haute voix :

- Nous n'avons plus d'enfant. Notre fille est morte, il y a sept ans.

Je m'effondre dans les marches. Je ne suis que douleur. J'ai des crampes, des nausées. La tête m'élanche. J'abandonne la lutte.

Le temps s'écoule. Le silence m'opresse. Une automobile arrive. La porte de la maison ne s'ouvre pas. Des mains me soulèvent. Ce sont les maîtres. Mes parents les ont avertis.

*Dix-sept mois plus tôt*

Je suis prisonnière d'un manège dément qui refuse de s'arrêter. Je suis étourdie. J'ai mal dans tout mon corps. Je suis sans force. Par la volonté, je me cramponne aux barreaux. Je suis dans le noir. J'ai peur. Respirer m'est pénible. Pendant combien de temps pourrai-je encore tenir ?

Y a-t-il quelqu'un pour arrêter cette infernale machine ? La place est déserte. Je suis seule. Où sont mes amis ? Je n'ai pas d'amis. Je n'ai jamais eu de véritables amis. Ceux que je choisissais ne convenaient pas. Ceux qui m'étaient imposés m'étaient indifférents.

Mon âme est vide. Il me faut descendre de cette cage avant qu'elle ne se démantèle et s'écrase au sol ou que je m'évanouisse.

*Dix-huit mois plus tôt*

J'essaie de lire. En vain. Je songe à M. Allen. Et s'il avait raison ? Si je faisais fausse route ? Je chasse cette pensée. Elle revient. Le doute me ronge. Ma confiance s'effrite. Cette interrogation m'épuise.

N'est-ce pas plutôt le travail ? Les mois passent. Personne ne partage ma tâche à l'Oasis. J'ignore ce qui m'arrive. Tout me pèse. L'estomac me brûle. J'ai mal au dos. J'ai perdu l'appétit. Mon peu de sommeil se peuple de cauchemars.

Les maîtres demandent trop. Je donne trop. Pourquoi me faut-il atteindre la perfection en tout ? Mon état lamentable me ramène à la réalité et me fait prendre conscience qu'un changement s'impose.

Le groupe de la Bergerie me manque. J'ai besoin de chaleur

humaine. Les enfants ne me comblent plus. Ils me lassent parfois. Je tente de prier. Je ne sais plus prier.

J'attends les maîtres. Ils s'étonnent de me voir éveillée à cette heure tardive. Je leur demande une aide immédiate pour les travaux ménagers et la préparation des repas. Je suis à bout de forces. Ma situation est intenable. Je ne puis continuer ainsi plus longtemps.

- Mélina, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir afin de trouver quelqu'un pour te seconder, par contre les enfants ont grandi. Ils demandent moins de soins et de surveillance. Nous ne te demandons pas l'impossible. Beaucoup de femmes travaillent à l'extérieur, s'occupent de la maison et prennent soin des enfants. Sois patiente.

#### *Dix-neuf mois plus tôt*

- Mélina, pourquoi t'être rendue au Havre de Paix ? Manques-tu de confiance envers nous ?

Quel instinct me dicte de mentir ? Je rassure les maîtres. Je suis passée par hasard devant le Havre de Paix. M. Allen s'est égaré en voulant prendre un raccourci.

Ce lieu de transition est nécessaire aux nouveaux et futurs adeptes. Ils sont accueillis dans un milieu confortable, sécurisant. Ils ne peuvent se dépouiller instantanément des biens matériels pour revêtir la lumière. Ils doivent y être préparés.

Je n'ai pas accès au Havre de Paix ne possédant pas le charisme pour déceler, convaincre et amener à ma suite de nouveaux disciples.

Je suis toujours heureuse de servir à l'avancement du Rassemblement des Élus. Je ne désire qu'un peu de repos, un peu de temps à moi.

*Vingt mois plus tôt*

Je pars avec M. Allen. Nous allons rencontrer un client à domicile. Cela arrive de temps à autre.

Nous quittons la ville. Nous sommes à la campagne. Nous prenons une route qui pénètre dans la forêt. J'ai peur. Je m'affole. Je me calme. M. Allen a toujours été correct avec moi.

L'auto s'arrête non loin d'une vaste construction, basse et luxueuse. À l'arrière, j'aperçois un lac, immense, calme. Je ne connais point cet endroit.

- Méлина, c'est ici que les maîtres viennent séjourner et festoyer avec des amis tandis que toi tu peines sans arrêt et subis toutes sortes de privations. Eux prennent le temps de vivre. Méлина, ouvre-toi les yeux. Tu te meurs à petit feu. Je te vois t'étioler depuis des mois. Ce qu'ils exigent de toi, eux ne le font même pas. Tu es gardée en servitude. Nous ne rencontrons aucun client. Je t'ai amenée ici pour que tu voies et juges par toi-même. Libère-toi. Quitte-les. Organise toi-même ta vie. Je puis t'aider si tu le veux.

- J'ai librement choisi cet état. Il me satisfait pleinement. Les biens matériels ne m'intéressent pas. Vous ne pouvez comprendre. Par le travail des maîtres et mon dévouement, le Rassemblement grandit. Je suis heureuse à l'Oasis.

- En es-tu bien certaine ?

*Vingt-cinq mois plus tôt*

Doris s'en va. Elle retourne dans sa région natale. Elle veut vivre autre chose. Je ne la comprends pas. Je suis triste. Je perds une alliée. Elle me manque.

J'accepte d'assumer temporairement les tâches de Doris en plus du soin des enfants et de mon travail au bureau.

*Trois ans plus tôt*

Les enfants grandissent. Ils sont agiles, enjoués et courent partout. Ils commencent déjà à parler.

En me demandant de prendre soin d'eux, les maîtres ne pouvaient me faire de plus beau cadeau. Lorsqu'ils sont malades, dès qu'ils se rétablissent, j'oublie les veilles, la fatigue. Auprès d'eux, je trouve la pureté, la joie et l'amour.

L'été est beau. Hormis les siestes, nous sommes la plupart du temps à l'extérieur. Ils vont de découverte en découverte. Je m'émerveille avec eux. Je partage leurs jeux. Je les console. Je les cajole. Ils sont sains, confiants et paisibles.

Nous allons voir Frédéric travailler aux champs. Il cueille pour eux des petits fruits qu'ils mangent avec gourmandise. Les animaux ne leur font pas peur. Ils les touchent, les caressent. Souvent, Doris se joint à nous. Elle apporte de délicieuses collations que nous partageons tous les cinq. Près de la nature, nous sommes heureux et ne voyons pas le temps passer.

Un nuage assombrit ma félicité. Ma première enfance fut-elle heureuse ? Je n'en ai pas souvenance. Mes souvenirs remontent à l'âge de cinq ans, à mon entrée à la maternelle.

#### *Quatre ans plus tôt*

Au bureau, nous avons une stagiaire : Adèle. Jolie, élégante, sûre d'elle.

J'ai charge de l'initier et de la superviser.

Dès son arrivée, elle me toise et me sourit d'un air narquois. Je lui explique les dossiers. Elle rejoint M. Allen, minaude, le flatte, veut son approbation. Elle se met en évidence et m'évince. Elle commet des erreurs, déforme mes paroles, m'humilie et m'accuse.

Je suis incapable de la remettre à sa place. J'hésite à me plaindre d'elle, à dire la vérité et à la discréditer. Mon embarras et mon insécurité grandissent.

M. Allen n'est pas dupe de son manège. Il a un entretien avec elle. La conduite d'Adèle change. Elle a besoin de mon appréciation dans la réussite de son stage. Celui-ci se termine dans la froideur.

#### *Cinq ans plus tôt*

Les jumeaux, garçon et fille, ont un mois. Ma vie change. Je quitte la Bergerie. Je m'installe à l'Oasis.

Je suis heureuse de la confiance des maîtres. Je prends soin des bébés avant et après mon travail, pendant la nuit et la fin de semaine. J'offre à m'occuper toujours d'eux. Les maîtres refusent.

Mon salaire est indispensable à l'avancée du Rassemblement des Élus. Une adepte les garde chez elle.

Ces nourrissons sont attachants. Je ne me lasse pas d'être avec eux. Ils me ravissent. Ils progressent de jour en jour. Ils s'épanouissent à mes yeux émerveillés. Ils manifestent leur joie de vivre par des rires, des ébats et des cris.

Parfois, je songe au groupe de la Bergerie. Il ne me manque pas. J'apprends à connaître Doris et Frédéric.

Celle-ci est avec les maîtres depuis un peu plus de temps que moi. Elle est toujours demeurée à la ferme. Elle entretient la maison, fait la lessive, transforme les produits de la ferme, prépare les repas et coud. Des boîtes et des boîtes passent entre ses doigts de fée qui savent transformer, remettre à neuf. Les maîtres disposent de ces vêtements. Nous y avons tous droit selon nos besoins.

Je suis en confiance avec Doris, mais ne lui parle jamais de mon passé. J'admire sa spontanéité, sa franchise, sa bonne humeur et son inventivité. J'apprends à rire avec elle. Lorsque les enfants dorment ou s'amusent, elle m'enseigne les travaux d'aiguille. J'y deviens habile.

Frédéric est l'homme à tout faire. Il a connu les maîtres il y a dix ans, au moment de la fondation du groupe religieux. Lorsque ceux-ci sont venus s'établir dans la région, il les a suivis ainsi que quelques autres.

Aucun travail ne le rebute. Le potager fournit en légumes l'Oasis et la Bergerie. Les animaux donnent lait, beurre, fromage, œufs, viande. Il laboure, sème et récolte lui-même le fourrage d'hiver. Il entretient la maison, les bâtiments et les alentours. Il répare outils,

machines et appareils divers.

Comme moi, il est plutôt réservé et je ne sais rien de sa vie antérieure si ce n'est qu'il est sur terre depuis soixante-huit ans. Une grande bonté se dégage de lui et ses paroles sont sages.

### *Six ans plus tôt*

L'enthousiasme me porte. J'habite une immense maison : « La Bergerie céleste. » Au sous-sol, les différents ateliers ; au rez-de-chaussée, la salle de culte, la salle à manger, la cuisine ; à l'étage, les chambres, les salles de bains.

Nous sommes vingt-cinq jeunes adultes à y vivre dans la prière, le partage, la fraternité, le service, la chasteté et l'obéissance. Vingt-cinq jeunes à faire grandir ce qu'il y a de beau, de bon, de grand en chacun. Des liens étroits nous unissent. Les liens de l'amitié. Si un couple se forme et veut vivre son amour, il doit quitter la Bergerie. Il n'y revient que pour l'enseignement et la prière.

Nos journées sont ordonnées et nos activités communes : prière, enseignement, repas, corvées domestiques. Personne n'est oisif. La plupart ont un emploi à la ville voisine. Les autres travaillent aux ateliers et à la cuisine. Afin de n'être pas souillés, nos contacts avec l'extérieur sont restreints le plus possible.

Après le repas du soir et les différentes tâches, nous nous asseyons en cercle par terre et faisons le point sur notre journée. Nous nous critiquons et félicitons mutuellement. Nulle rivalité n'existe entre nous. Suivent la prière et l'enseignement entrecoupés de musique et de chants.

Les maîtres nous encadrent et veillent sur nous mais ne vivent pas à la Bergerie. Ils demeurent à l'Oasis, ferme isolée où ils se reposent,

méditent et se ressourcent. Des initiés les secondent auprès de nous. Tous nos besoins sont satisfaits. Les biens matériels ne comptent pas pour nous. Nous remettons notre salaire aux maîtres et ceux-ci nous attribuent une allocation hebdomadaire. Ainsi, le Rassemblement s'accroîtra et d'autres bergeries pourront être instaurées.

La journée se termine par une période de lecture dans des livres ou revues agréés des maîtres.

Je vis l'accomplissement de mes aspirations. La Bergerie devient mon cercle d'amis, ma famille, ma raison d'être. J'y suis aimée, appréciée et en sécurité. L'asservissant passé n'est plus. Le présent est l'état de grâce. L'avenir sera l'exaltation.

#### *Six ans et neuf mois plus tôt*

Pourquoi je pars ? Je n'ai jamais véritablement eu de place dans cette maison. Je ne suis pas l'enfant que vous désiriez, pas celui dont vous aviez planifié la venue.

Vous aviez honte et éprouviez de la gêne face à mon développement. Tout était toujours trop lent : marcher à quinze mois, prononcer ses premiers mots à trois ans, rouler à bicyclette à six ans.

Pourtant vous avez tout fait pour me faire rejoindre la normalité ; trop fait. L'horaire de mes journées était d'une implacabilité : exercices de motricité, jeux dirigés, stimulation constante, rééducation sans compter les visites interminables chez les professionnels de la santé.

Apprendre, réussir, obéir, faire plaisir ont constitué mon enfance. Je n'ai pas eu le temps de jouer, de rêver, d'être moi-même.

Vous n'avez pas su découvrir ma personnalité, m'accepter telle que j'étais, respecter mon rythme d'apprentissage et surtout, m'aimer. Vos attentes et vos exigences étaient trop grandes envers moi. J'ai grandi dans l'insécurité, la peur de déplaire et la détresse m'habitait.

Maintenant, je sais qui je suis, quelles sont mes possibilités et à quoi je suis appelée. Je vous quitte pour me réaliser pleinement, être heureuse et remplir ma mission ici-bas. Je déchire le masque dont vous m'avez affublée à la naissance.

Là où je vais, les plaies du passé seront pansées et cicatriseront. Je pourrai enfin m'extérioriser.

- Mélina, réfléchis bien. Si tu vas avec eux, la porte te sera à tout jamais fermée et nous te déshériterons.

*Sept ans plus tôt*

J'erre dans le parc. Je suis seule. Je ressens un vide intérieur.

Il vient à moi. Bien mis, distingué, sûr de lui. J'ai peur. Je songe à fuir. Ses yeux pénètrent en moi. Je deviens à l'instant captive de ce regard.

Il me dit :

- Tu es un être exceptionnel, appelé à de grandes choses. Le monde dans lequel tu vis n'est pas le tien, tu n'y es pas heureuse. Je puis t'apporter la vérité, la lumière et la joie, t'aider à découvrir qui tu es et à réaliser le but de ton existence.

Ses paroles me subjuguent. Une chaleur bienfaisante m'enveloppe. Je sens monter en moi un désir impérieux d'absolu.

Il me présente à sa compagne. Les maîtres entrent dans ma vie. Je suis conduite à la Bergerie céleste. Je m'y sens bien, en paix avec moi-même, proche du groupe. Ce que j'attends depuis toujours se trouve là. Mon choix de vie se fait dès le premier soir.

#### *Huit ans plus tôt*

Je travaille avec acharnement à l'école. Je fais mon stage en assurances chez deux courtiers associés : M. Allen et Aline. Ceux-ci reconnaissent mon souci du travail bien fait, ma persévérance et ma compétence. Lorsque j'obtiens mon diplôme, ils m'offrent le poste de secrétaire devenu vacant.

Mon entrée sur le marché du travail me réjouit et me sécurise. Je me mets à espérer des jours meilleurs où je pourrai être moi-même. L'avenir s'ensoleille. Je songe à l'appartement que je meublerai quand j'aurai amassé suffisamment de sous.

#### *Dix ans plus tôt*

J'ai dix-huit ans. Je termine mon secondaire. Je réussis dans toutes les matières, mais seulement avec la note de passage en français. Pour le parfaire, mes parents me paient des cours privés pendant treize mois. Ils m'inscrivent ensuite pour une année intensive en secrétariat dans une école réputée. Ils ne me consultent pas. Comme toujours, ils décident pour moi.

#### *Douze ans plus tôt*

Je suis seule avec maman. Nous nous apprêtons à sortir.

- Méлина, tu ne sais pas te mettre en valeur. Ce que tu as de

beau, il faut le montrer. Nous sommes en été. Va revêtir une robe sans manches, décolletée et gonfle tes cheveux. Regarde Karine, elle attire les regards et les garçons.

- Maman, pour consommer des drogues et se prostituer pour en obtenir, elle ne doit pas tellement apprécier son corps.

Maman me gifle avec colère. Quelque chose de chaud coule sur mes lèvres, dans ma bouche. Je ne bouge pas. Elle me lance des papiers-mouchoirs afin de ne pas tacher mes vêtements.

Ma mère vérifie mes dires. Quelques jours plus tard, elle s'excuse du bout des lèvres.

### *Quinze ans plus tôt*

Je demande à aller dans un camp de vacances. J'ai besoin de liberté. Ma mère s'y objecte. Mon père sanctionne la décision de ma mère. Je ne connais pas mon père. Il est dans l'ombre de ma mère. En public, ma mère se tient près de lui, le cajole, l'admire. En privé, elle l'ignore.

Plusieurs jeunes viennent à la maison, ceux choisis par ma mère. Ils ont accès à la piscine, à la salle de jeu et à l'équipement sportif. Ils m'envient.

Je porte souvent les mêmes vêtements. Ceux qui déplaisent le plus à ma mère.

*Vingt ans plus tôt*

Je reprends ma première année. Je vais apprendre à lire. Plus que tout, je veux plaire à ma mère. Je m'applique autant qu'il est possible.

Après la deuxième semaine de classe, la ronde infernale recommence. Je confonds tout.

- Que tu es bête ! Tu n'apprendras jamais rien.

Ma mère me fait répéter ces mots, ces phrases que je n'arrive pas à différencier et à retenir. Je pleure. Elle crie. Je me ronge les ongles jusqu'à ce que mes doigts saignent. J'ai mal. Je suis angoissée.

Je vais en rééducation. Louis tente l'impossible aux yeux de ma mère. Au début, je mets souvent les mains sur mes oreilles. Je suis certaine qu'il va se mettre à crier devant ma bêtise, mais lui, me prend doucement les mains et raconte toutes sortes d'histoires en personnifiant et en animant les lettres écrites sur de petits cartons.

Je me prends au jeu. Je cesse d'avoir peur. Je reconnais des lettres, je forme des mots ; je les mémorise. Je comprends enfin le code écrit. Après plusieurs mois, je sais lire. L'aisance viendra plus tard.

Je ne suis pas sotte. Ma plus grande joie est de découvrir que je suis comme les autres enfants et capable d'apprendre comme eux.

*Vingt-trois ans plus tôt*

Je m'adapte mal à la classe de maternelle. Je n'ai pas la spontanéité

des autres élèves. Je n'arrive pas à communiquer avec eux. Je m'ennuie. Je pleure facilement. J'ai toujours peur de me salir.

Par contre, je me sens bien avec la jardinière. Je me tiens près d'elle. Je lui parle avec des mots d'adulte. J'attends ses ordres. J'exécute convenablement les tâches individuelles, mais non celles d'équipe.

## MAGIE DES NEIGES

Elle lui avait dit vingt heures. Dès dix-neuf heures trente, elle était prête à le recevoir.

Son disque préféré tournait, mais elle n'entendait pas la musique. Elle revivait les dernières vingt-quatre heures.

La veille, Ginette s'était mise au lit avec une légère inquiétude. Il neigeait. Quoique la neige fût faible et que la météo n'ait prévu de précipitations abondantes, elle craignait que le vent ne s'élève et que la tempête s'ensuive.

Le matin, son premier soin fut de tirer les rideaux et de vérifier la température. L'air était calme, transparent. Quelques centimètres de neige seulement s'étaient ajoutés à ceux précédemment tombés. Le thermomètre indiquait moins douze degré Celsius.

Elle tressaillit et sentit une joie profonde l'envahir. L'expédition aurait lieu ! Le temps idéal était là pour une journée de plein air. C'était la dernière journée de la semaine ; celle-ci finirait en beauté ! Un sourire s'esquissa sur ses lèvres.

Elle déjeuna de deux rôties, de fromage et d'une tasse de café tout en se berçant et en écoutant les *Rhapsodies Hongroises* de Brahms.

Elle fit ensuite sa toilette, s'habilla, noua ses longs cheveux, tourna devant la glace et sortit de sa chambre négligeant de faire le lit et le rangement. Elle remettrait tout en ordre, ce soir, à son arrivée. Elle revêtit son costume de neige et se rendit à l'école.

Elle sortit de l'armoire de sa classe la boîte de secours renfermant mitaines, foulards et bas. Même si les parents avaient été avisés d'habiller chaudement leurs enfants, elle crut ces vêtements indispensables se fiant à son expérience passée. Elle y ajouta quelques jeux d'intérieur dans l'éventualité où certains élèves seraient contraints de demeurer dans le chalet.

Elle ne savait à quoi employer les quelques minutes restantes. Elle se rendit à l'aquarium admirer les prouesses de Jojo, le poisson rouge. Soudain, elle remarqua une impatiens fanée. Elle se rappela avoir oublié la veille de faire l'arrosage. Elle alla chercher la bouteille d'eau et en versa amoureusement à chacune des plantes. Le soleil de février leur était bénéfique; très bientôt, elles se couvriraient de fleurs.

Les autobus des différents rangs arrivèrent. Les enfants étaient exubérants, impatients de partir. Ceux qui de dinaient pas à la cantine du camp tenaient à lui montrer le lunch substantiel qu'ils avaient apporté. Tous détaillaient leurs vêtements chauds. Ils avaient aussi beaucoup d'autres choses à lui confier et une infinité de questions à lui poser. Ils l'accaparaient tout entière ne la laissant dire qu'un mot par-ci par-là aux deux mamans venues l'aider à animer ce groupe de vingt bambins de première et deuxième années.

Malgré les protestations, elle fit passer chacun aux toilettes. À certains, pour les en convaincre tout à fait, il fallut expliquer que l'autobus n'arrêterait pas au cours des quarante kilomètres que comportait le trajet.

L'heure du départ arriva. Les petits tinrent à se grouper autour d'elle à l'avant de l'autobus, contrairement aux plus grands qui choisissaient les places les plus éloignées de leur professeur. Les parents qui s'étaient regroupés dans quelques autos suivaient ou précédaient l'autobus.

Le spectacle qui s'offrait tout au long de la route était ravissant. Les arbres ployaient sous la neige. On aurait dit qu'ils se touchaient tous. Le sol était blanc, propre, doux comme un édredon. Elle se promit d'aller en raquettes le lendemain dans la forêt tout près de chez elle. Elle se fauflerait entre les grands arbres et communierait à toute cette beauté.

Ginette aurait voulu être seule pour faire le trajet. À tout moment, elle était tirée de sa contemplation par un regard fixé sur elle, une parole ou une main qui la touchait avec insistance.

À peine le tiers de la distance était-il parcouru, que déjà les petits demandaient s'ils seraient bientôt arrivés. Eux, se lassaient du paysage, toujours le même ; elle, pas. Il lui semblait être la seule créature vivante, la première à pénétrer dans ce royaume de blancheur et de silence.

Jamais elle n'oubliera, vers la fin du trajet, ce petit chemin étroit dans lequel l'autobus s'engagea et qui s'élançait en serpentant jusqu'au sommet de la colline. Les arbres s'avançaient tout près de la route, allongeaient leurs branches jusqu'à l'autobus et parfois y déposaient leur charge de neige.

Enfin, pour les plus jeunes, une fumée rassurante parut au-dessus des pins. Après un dernier détour, l'autobus s'immobilisa, face au chalet. Ils étaient parvenus à destination, mais hésitaient à descendre. Leurs yeux allaient et venaient du lieu d'arrivée à leur institutrice.

Ginette descendit la première avec eux et les fit entrer dans le camp spacieux et tiède. Ils y déposèrent leurs effets sans rien dire. Pour la plupart, ce lieu représentait l'inconnu.

Les moyens et les grands se préparèrent à partir soit en raquettes, soit en skis de fond. Ce n'est que lorsqu'elle leur dit : « Maintenant, nous allons aller glisser », que les enfants retrouvèrent la parole et leur espièglerie.

La butte aménagée pour la glissade s'élevait à environ cinq mètres et descendait en douceur, permettant une randonnée de trente mètres

et parfois davantage.

Ginette était en haut et surveillait les départs avec une des mamans. L'autre était en bas, prête à porter secours ne fût-ce que pour essuyer un visage couvert de neige.

Ils s'installaient deux sur le même tapis de plastique, mais devaient attendre que la voie soit libre pour partir. Une poussée les lançait dans une course folle accompagnée de cris, de rires et de nuages de neige.

Elle le vit arriver descendant d'une camionnette et portant deux récipients d'eau qu'il déposa à l'intérieur du chalet. Leurs regards se croisèrent. Quelques instants plus tard, il sortit et vint la rejoindre. Il se présenta à elle et dès les premiers mots échangés, son amour pour la nature transparut.

Lui, aidé d'un copain, avait la responsabilité de la descente vertigineuse dans un couloir accidenté et qui s'effectuait dans de grandes chambres à air gonflées. Pour des raisons sécuritaires, les petits n'y avaient pas accès.

Il gagna son poste, les grands étant revenus de leur randonnée en raquettes et se dirigeant à la course vers les sensations que leur procurerait ce parcours endiablé.

Un peu plus tard, une monitrice vint se joindre à elle. Elle put alors faire quelques glissades à la grande joie des enfants et aller se réchauffer dans le chalet, car tout en haut, le vent était piquant.

Qu'il faisait bon à l'intérieur près du poêle et de la fournaise à bois ! Le feu crépitait joyeusement et répandait une odeur qui lui rappela son enfance. De voir la cuisinière s'affairer à préparer le dîner éveilla sa faim, une faim intense.

Elle eut plaisir à causer avec la dame et le préposé à l'entretien. Comme ils étaient fiers de leur base de plein air ! Dans leur simplicité, ils racontaient les étapes successives par lesquelles leur projet avait passé. Les difficultés avaient été nombreuses, ils les avaient surmontées grâce à l'esprit d'initiative du groupe et à sa solidarité. Aujourd'hui, Ginette s'associait à leur réussite.

Elle retourna à l'extérieur. L'ardeur pour la glissade avait sensiblement diminué chez certains, ils demandaient même à demeurer près du feu. Une des mamans alla avec eux. Ginette devait les y retrouver à l'heure du dîner.

Les enfants glissèrent à satiété, jusqu'à l'épuisement. Ils ne remontaient plus, comme au début, la pente en courant ; ils se laissaient tomber dans la neige, marchaient à quatre pattes, mais ne cessaient de crier leur joie de vivre et la hâte d'apaiser leur faim.

Ils rentrèrent avant l'arrivée des deux autres groupes. Chacun enleva son habit de neige. Elle vit à faire changer de bas ceux qui avaient les pieds mouillés. Les mitaines enneigées furent secouées et mises à sécher près de la fournaise ou du poêle.

Les autres élèves arrivèrent. Les moyens qui revenaient de la randonnée en raquettes se bornèrent à dire combien le paysage était beau et comme ils se sentaient heureux dans les bois. Les grands exprimaient des sentiments beaucoup plus variés qui passaient d'un enthousiasme fou à la terreur presque. Même les garçons les plus vigoureux étaient exténués, non d'avoir descend, mais d'être remontés le long de la pente dans une neige épaisse en tirant ou portant leur chambre à air. Ils semblaient avoir oublié leur randonnée première.

Le dîner s'organisa. Chacun prit place à une table, se groupant selon

qu'il ait apporté son repas ou prenne celui préparé par le camp.

Il vint s'asseoir à côté d'elle allant lui chercher un ustensile manquant et à la fin du repas, une deuxième tasse de café.

Elle apprit qu'il n'était dans la région que depuis six mois seulement et qu'il venait des comtés d'en bas comme on dit par ici. Il était venu en Abitibi par goût de l'aventure.

À son arrivée, il ne connaissait personne. Immédiatement, il s'était pris d'affection, d'amour même pour la région. Les gens lui avaient été accueillants, sympathiques et la nature s'était faite invitante dans l'immensité de ses forêts, la profusion de ses lacs et rivières et le dynamisme de sa vie sauvage.

Elle ne put lui parler tellement d'elle. Un petit était toujours là avec un besoin particulier ou tout simplement pour être près d'elle. Même des grands venaient s'interposer entre eux.

Le repas terminé, elle se rendit avec son groupe au deuxième étage, pour la sieste. Elle demanda à chacun l'immobilité, le silence. Elle ne les obtint que pendant de courts moments. Une question impromptue surgissait en faisant naître une autre.

Elle ne sait comment, mais il était là pour aider à fixer les harnais aux pieds des enfants et partit avec elle pour la randonnée en raquettes. Il marchait en avant, elle en arrière et une maman au centre.

Que de difficultés avec Manon surtout qui tombait toujours et sortait l'un ou l'autre de ses pieds du harnais ! Lorsqu'il ne voyait pas Ginette, la file s'arrêtait et il venait au secours des retardataires.

Ils empruntèrent un sentier qui paraissait être celui d'un autre monde. Les arbres s'étaient drapés d'un somptueux manteau blanc

et à plusieurs endroits, tendaient leurs branches au-dessus d'eux formant une voûte étrange, mais fascinante. La forêt les prenait en elle et les étreignait de sa paix profonde leur faisant goûter la plénitude.

Ils débouchèrent sur le lac. Le soleil les y avait précédés. Le lac scintillait et offrait une surface lisse avec quelques faibles congères ici et là. Encerclé par les bois, il paraissait moindre qu'en réalité. Prisonnier du froid et enchaîné par les glaces, il n'en était que plus majestueux.

Elle se mit à rêver de mai où sa liberté lui serait rendue. En lui et autour de lui, la vie reprendrait tous ses droits et s'épanouirait dans une myriade de formes, de couleurs et de cris.

Elle regarda les jeunes êtres qui lui étaient confiés. Les visages étaient sereins et promettaient tellement ! Elle eut confiance en leur avenir et souhaita que chacun reste près de la nature et élimine toute violence de sa vie.

Ils marchèrent peu sur le lac. Ils retournèrent dans la forêt et parvinrent à une éclaircie. Une scène mystérieuse aux décors enchantés les y attendait. Le vent et la neige avaient conjugué leurs efforts pour modeler harmonieusement tout ce qui s'élevait ou couvrait le sol.

Une infinité de formes blanches s'étalaient à leurs yeux. Le sol était accidenté, mais quelque peu aplani par l'épais tapis de neige. Le blanc prédominait partout ne laissant apparaître que le bleu du ciel et par endroits, au fond de la scène, le vert des conifères et le gris des peupliers. Des ombres aux teintes pastel animaient ce tableau.

Ces formes tantôt dans l'ombre, tantôt dans la lumière que

cachai-elles ? Ces igloos sans issue, ces buttes insolites, ces tombeaux fermés, ces personnages recueillis étaient-ils une pierre, de jeunes arbustes, une souche, un arbre tombé, un vieux chicot ?

Sans s'être consultés, d'un même mouvement, les enfants prirent la place des acteurs absents. Ils devinrent oiseaux, animaux, plantes, montèrent sur scène et improvisèrent devant les adultes présents. Simultanément, plusieurs saynètes furent jouées. Ginette découvrit des aspects jusque-là cachés de la personnalité de certains.

Dans le feu de l'action, de vieux troncs furent privés de leur capuchon blanc, des arbres perdirent leur manteau, des igloos furent ouverts, des tombeaux violés, des roches mises à nu et le sol profondément bouleversé.

Les animaux étaient présents, mais invisibles. Seules leurs traces dans la neige les trahissaient : ici, des lièvres qui avaient battu la neige pour se réchauffer ; là, une perdrix qui avait plongé d'un arbre et enfin un écureuil qui avait couru d'un grand pin à un autre. De toute la journée, les enfants ne virent que des corbeaux traversant le ciel en jetant leur cri rauque.

Pour le retour, Manon enleva ses raquettes. Il fut ainsi plus facile pour elle de marcher sur la neige durcie par les vingt personnes la précédant, même si à certains endroits, ses pieds enfonçaient. Les raquettes enlevées, tous entrèrent dans le chalet, assoiffés et contents.

---

Il voulu l'amener essayer l'aventure de la descente dans les chambres à air. Elle était hésitante ne voulant laisser son groupe. Les mères et une monitrice s'étant offertes à en prendre soin, elle accepta et partit avec lui.

Pour la première fois de la journée, ils étaient seuls. Il la questionna sur son travail, ses loisirs, sa famille. Il voulait tout savoir sur elle. Il l'écoutait parler sans cesser de la regarder.

Quelques élèves vinrent au-devant d'eux ; leurs propos n'étaient pas pour rassurer Ginette. Il était question de bottes, de mitaines, de tuques perdues, de cœur qui venait prêt d'arrêter de battre et de collision.

Ils prirent place tous les deux dans la même chambre à air. Même s'il mit son bras autour de ses épaules et qu'il lui répéta que ce serait enivrant, elle était angoissée.

Sous force cris, la chambre à air fut laissée à elle-même et amorça sa descente. Ginette fermait les yeux tenant à deux mains sa tuque. En peu de temps, ils étaient arrivés en bas et plongeaient dans un banc de neige.

Du parcours, elle ne garda souvenir que de quelques détails : ils étaient allés frapper les parois à deux reprises, à un moment donné, la chambre à air avait tourné sur elle-même et les soubresauts avaient été nombreux. Elle ne savait à quoi associer cette expérience traumatisante pour elle.

Il l'aïda à se relever. Elle se retrouva la figure couverte de neige. Il riait en la lui enlevant des cheveux; elle, s'essuyait les yeux, le nez et la bouche avec son foulard. De plus, partout où elle avait pu le faire, la neige s'était infiltrée dans ses vêtements.

Ils remontèrent la pente, péniblement pour Ginette. Chacun des élèves présents voulait repartir avec elle. Ils lui assuraient que c'était la deuxième fois qui était vraiment amusante. Elle refusa. C'était assez d'émotions pour la journée.

Ils s'éloignèrent la main dans la main. Il lui proposa une excursion en skis. Ils se rendraient à son endroit préféré, un bosquet de bouleaux par-delà le lac. Elle aurait aimé partir avec lui mais le souci des enfants et le temps qui filait l'en empêchèrent. Dans une demi-heure, l'autobus serait là. C'est alors qu'il lui dit désirer la revoir et qu'ils prirent rendez-vous pour la soirée.

Il rebroussa alors chemin et retourna à son poste du matin. Ginette continua en direction du chalet. Elle était troublée, ravie, mais n'en laissait rien voir. Elle demeura quelques instants à l'intérieur, mais préféra sortir afin de pouvoir donner libre cours aux émotions qui s'agitaient en elle.

Avec les enfants, elle joua à dessiner dans la neige avec une branche, à se laisser tomber sur le sol vierge de toutes les façons imaginables et à qui se rendrait le plus loin possible en descendant la glissade, étendu à plat ventre sur le tapis de plastique.

L'autobus arriva. Les petits se hâtèrent d'y monter. Après les dernières salutations, la vérification du matériel et l'appel des élèves, le véhicule prit la route du retour. Le jeune homme assistait au départ et envoya la main une dernière fois.

Ginette eut droit à quelques taquineries de la part des grands et aux sourires badins de ses compagnes.

Les petits étaient heureux de retourner à la maison. Infiniment las, plusieurs dormirent pendant le trajet même si les autres à l'arrière chantaient à tue-tête.

Elle ne s'attarda pas à l'école. Arrivée chez elle, elle enleva son costume de neige et s'étendit sur le divan, épuisé, mais heureuse. Elle n'avait pas prévu cette rencontre. Sa fin de semaine en serait bouleversée. Aujourd'hui, elle n'irait pas visiter ses parents et demain... Mais demain représentait l'inconnu et ne lui appartenait

pas encore. Leur rendez-vous de ce soir serait décisif pour demain.

« François Allaire », elle se plaisait à répéter ce nom. Comment lui apparaîtrait-il ce soir ? Serait-il différent ou le même qu'elle avait connu dans la journée ?

Ce n'est que plus tard qu'elle songea à mettre de l'ordre dans l'appartement, prendre un bain et souper.

## UNE LEVÉE DE PIÈGES

Chaussé de mocassins en peau d'original et vêtu d'un long parka de feutre, de moufles et d'une tuque en laine, Alphonse Lemay marchait d'un pas allègre. Devenues un prolongement de lui-même, ses raquettes ne le gênaient nullement.

La tournée serait brève, quelques heures tout au plus. Il se rendrait directement au lac visiter les digues de castors et, s'il n'y avait aucune prise à cet endroit, il reviendrait par la savane tout en faisant la levée des collets à lièvre.

Demain, il passerait la journée à parcourir ses terrains de chasse. Il aurait pourtant aimé s'attarder et se rendre aujourd'hui même au coteau de sable, refuge des renards.

La chance l'attendait peut-être... S'il pouvait rapporter encore une fois un castor de plus de vingt-cinq kilos ! Ces dernières semaines, il n'en avait pris que deux de petite taille. Et si la saison se terminait par la capture d'une martre ou d'un vison !

S'il ne revenait qu'avec des lièvres, son sac à dos serait plein et il en aurait plusieurs dans chacune des mains.

Il ne pouvait être longtemps. Blanchette était sur le point de vèler : en fin d'après-midi ou plus probablement au cours de la soirée. Il tenait à être là pour lui porter assistance.

L'an passé, le travail avait été long et lorsqu'enfin l'animal avait été délivré, Alphonse n'avait pu que constater la mort du veau.

Quant à faire venir le vétérinaire, il n'y songeait même pas. Il ne se souvenait que trop de Folâtre et de son veau qui, quand même, étaient morts tous les deux et de la somme qu'il avait fallu déboursier.

Il espérait que Blanchette lui donnerait une génisse vigoureuse qui la remplacerait dans quelques années. C'est qu'elle commençait à se faire vieille la pauvre bête ! Une chose était certaine, ce serait son dernier veau.

Trois semaines plus tôt, la truie avait mis bas. Des quinze porcelets de la portée, onze avaient survécu. Il n'en garderait qu'un seul pour l'engraisser et le tuer avant la période des fêtes. À six semaines, il vendrait les autres, tous réservés déjà, et en tirerait un bon prix.

Au début avril, ses deux meilleures couveuses s'affairaient sur leur nid ayant chacune douze œufs à couvrir. À la fin du mois, les poussins verraient le jour.

Les nourrir ne coûterait pratiquement rien. Dès que la terre serait dégelée, ils auraient toute la cour où trouver leur subsistance. Avant les grands froids, ils pèseraient plusieurs livres et pourraient être abattus. Que la moitié de chacune des couvées parvienne à ce temps de l'année, il n'en demanderait pas plus.

Il n'y avait que le vieux cheval Rex à lui causer problème. Devait-il le vendre ou le garder encore ? Alphonse ne savait que répondre à sa propre question. Il se la posait d'ailleurs depuis plusieurs années.

L'animal ne lui était utile qu'en hiver, à sortir le bois de poêle de ses terres. L'été, Rex le passait au pâturage.

L'homme hésitait à éloigner de lui ce vieux compagnon. S'il venait à le faire, il élèverait quelques moutons dans l'espace rendu ainsi disponible. Il n'avait pas encore pris de décision et n'en prendrait sans doute pas avant une autre année.

Il avançait dans les traces à peine perceptibles de l'avant-veille. Les arbres étaient magnifiques sous leur couverture blanche, mais

aujourd'hui, il ne les voyait pas, absorbé qu'il était dans ses rêveries.

De l'étable, il passa à la remise où était entreposé son canot. Quand la fonte des neiges battrait son plein, il réparerait l'embarcation et verrait aux derniers préparatifs de l'expédition de juillet prochain.

Cette course en canot était le sommet de l'année ; nulle autre activité ne lui apportait un tel accomplissement. Il n'en était pas sitôt revenu qu'il songeait déjà à la prochaine. D'une année à l'autre, sa joie et son enthousiasme grandissaient.

Les membres de l'expédition partiraient avec quatre canots, deux personnes dans chacun, pour une douzaine de jours. Ils descendraient la rivière Harricana jusqu'à la Baie James et reviendraient par train avec les bagages.

Il lui restait à trouver trois autres volontaires. Tous les ans, de nouveaux se joignaient à lui. Certains renonçaient à cause des intempéries, des difficultés rencontrées ou encore de leur situation familiale.

Alphonse ne comprenait pas tous leurs motifs d'abandon. Pour lui, des vacances signifiaient un retour aux sources, à la vie des pionniers ; une nature sauvage à connaître, à apprivoiser. Vaincre les obstacles le plaçait au comble de la félicité. La pluie, le froid, les insectes n'étaient rien en comparaison de la joie éprouvée.

Et qu'importe s'il en venait à ne plus trouver de coéquipiers ! Il partirait seul. D'ailleurs, il le faisait de temps à autre, mais pour quelques jours seulement et dans les seules localités avoisinantes.

C'est seul qu'il jouissait le plus de la nature, au cœur des bois sacrés et vivants. Il y manifestait son respect par le silence et la

contemplation. Tout au plus pouvait-il tolérer qu'on y parle lors des repas ou de l'arrêt du soir.

Il faisait exception à la règle lorsqu'il servait de guide, aux chasseurs principalement. Eux le payaient ; ils se devaient de répondre à leurs questions. Il eut un vague sourire en pensant à eux.

Il se gardait bien de les amener directement au gibier. Pourquoi, lorsque ceux-ci venaient passer une semaine en forêt, gâcher leur plaisir en les faisant tuer dès les premiers jours ? Il fallait les faire attendre, patienter, espérer jusque vers la fin de leur séjour. Là, le chasseur était heureux, il avait mérité son trophée.

Il fronça les sourcils en revoyant ceux qui ne tuaient pas, par maladresse ou malchance. Quant à ceux qui n'étaient même pas dignes de mettre les pieds dans la forêt, les saccageurs, il eut un juron à leur égard.

Il marchait toujours, gardant la même allure qu'au départ. Il avait chaud à présent, son parka était ouvert et ses moufles enlevées. Il arrivait à la dernière partie du trajet, la plus difficile, et s'arrêta.

Le terrain s'élevait et se faisait plus accidenté. Les bouleaux à l'écorce blanche régnaient en maître incontesté sur les peupliers, les cerisiers, les poiriers, les merisiers, les cormiers et quelques rares conifères. Il imagina la forêt en fleurs et d'aise, prit une profonde respiration.

Il repartit. Dans vingt minutes, il parviendrait au lac. Un lac presque sauvage parce qu'inaccessible aux voitures. Un lac magnifique bordé à l'est par des rochers boisés et gardé sur les trois autres côtés par le marécage. Alphonse préférait gravir les rochers plutôt que de les contourner. C'était la route la plus courte et aussi la plus belle, la plus stimulante.

Il se sentait heureux, il était heureux. Il songea à Louise ; Louise, si différente de lui. Il acceptait qu'elle soit ainsi, la respectait et l'aimait. Elle, de son côté, n'avait pas exigé qu'il devienne autre. Ils étaient deux êtres libres.

Elle n'avait jamais consenti à l'accompagner pour plus d'une journée. Elle était incapable de coucher sous la tente et était très sensible aux piqûres d'insectes.

Comme par le passé, avec une ou quelques amies, elle prendrait part à un voyage organisé. Elle avait ainsi visité le Canada, les États-Unis, le Mexique et quelques pays d'Europe.

Elle n'avait visité que les lieux touristiques, là où la vie est facile. Lui, n'avait pas quitté le continent nord-américain, mais avait connu la nature à l'état sauvage.

Lorsqu'un endroit devenait trop facilement accessible et que la civilisation y pénétrait, il n'y retournait pas; il l'abandonnait pour un coin plus reculé.

L'idée des coéquipiers manquants occupa à nouveau son esprit. Et si Paul et sa femme venaient se joindre à eux? Manon était une grande fille brune, simple et sportive. Tous deux lui avaient donné un adorable petit-fils.

En fin de semaine, il les appellerait et leur proposerait ce genre de vacances. Le père et le fils commençaient à se retrouver. Le premier avait cédé au second un terrain boisé dont celui-ci était fier. Alphonse se remettait à espérer transmettre un jour ses terres à ses descendants.

Maintenant qu'ils avaient terminé leurs études et occupaient un

emploi, les trois enfants étaient heureux de revenir à la maison paternelle. Ils y amenaient même leurs amis.

Quoique l'avenir leur réservât, ils reconnaissaient avoir bénéficié du don le plus précieux sur terre : une enfance heureuse. À présent, ils acceptaient le passé, ils en étaient fiers.

Ils ne désiraient plus que la maison et les bâtiments se modernisent à outrance. Ils étaient reconnaissants à leurs parents d'avoir été fidèles à eux-mêmes. La terre, leur terre, ils l'aimaient telle quelle.

Josée viendrait dans quelques semaines. Josée qui se demandait si son bonheur n'était pas là-bas avec ce grand garçon brun, détenu qui venait d'être libéré et qu'elle avait aidé de ses visites au cours des six derniers mois.

Il parlerait longuement avec elle. Et si le dégel ne survenait pas trop brusquement, il l'amènerait au lac. Il ferait un bon feu et là, peut-être saurait-il l'aider à voir clair en elle-même. Lui, verrait si elle aimait ce garçon et était prête à tout pour sa réhabilitation. Il lui donnerait son avis, mais ne déciderait rien pour elle. Sa décision, elle la prendrait en toute liberté.

Peut-être à la fin de cet entretien lui proposerait-il de venir tous deux passer une fin de semaine à la maison avant l'expédition de juillet. Après une journée, il saurait à quoi s'en tenir au sujet de ce garçon. Il l'aimerait immédiatement ou le condamnerait. Après tout, il ne s'agissait peut-être que d'un égarement passager...

Jacques, l'aîné, celui qui lui ressemblait le plus, était agent de conservation dans le nord québécois. Il vivait en solitaire et à trente ans n'était toujours pas marié.

Peut-être ne songerait-il jamais à fonder un foyer. Pourtant, les petites amies ne lui manquaient pas, mais il ne pouvait s'attacher à

aucune d'elles.

Alphonse le lui reprochait. Il ne comprenait pas non plus toutes les méthodes scientifiques employées par son fils dans l'exercice de son métier. Il lui semblait que ce dernier perdait un temps précieux à noter des observations, rédiger des rapports, remplir des formulaires. Lui, retenait tout dans sa tête, mais qu'importe ! Il était fier de ce fils.

Soudain, il songea à la proposition de Robert Prévost. Il pourrait demander et obtenir une subvention gouvernementale et ainsi agrandir son atelier de fabrication de raquettes, augmenter sa production et créer deux nouveaux emplois.

Cela signifiait entrer dans un cadre rigide : la visite de l'inspecteur, l'horaire, le livre de comptabilité, le travail d'équipe.

Devoir rendre des comptes à quelqu'un ! Alphonse avait toujours été son propre patron. Il avait rempli quelques contrats par-ci, par-là, mais avait toujours exigé la liberté de travailler comme il l'entendait.

Être assujéti à un horaire ! Cela lui paraissait un lourd fardeau non pas qu'il craignît le travail, mais parce que la répartition de son temps lui échapperait. Or, il ne se livrait à une activité que lorsqu'il en avait le goût. Les travaux commencés pouvaient être laissés en suspens des journées, des semaines entières, mais étaient toujours terminés.

Non, ce n'était pas le nombre d'heures qui le rebutaient. Les heures ne comptaient pas pour lui. Quinze heures étaient une journée normale, commencée tôt, parfois même avant six heures et se prolongeant en soirée.

Plus d'argent ! Peut-être ! Et que faire de cet argent ? Les enfants ne dépendaient plus d'eux et eux vivaient simplement. De l'argent pour Louise et lui ! Tous leurs besoins étaient satisfaits ; ils pouvaient même s'offrir des loisirs, des vacances tous les ans !

Moderniser la maison, il n'en voyait pas la nécessité. La tapisserie n'était pas défraîchie, les planchers de bois franc étaient clairs et quant à leurs vieux meubles, Louise et lui y étaient très attachés. Ils ne remplaçaient les choses que lorsqu'elles avaient besoin de l'être et pour eux, le recyclage allait de soi.

Le piégeage, les animaux de ferme, quelques ruches, un peu de soudure, la fabrication de raquettes, de traîneaux de motoneige et dernièrement de jouets en bois assuraient leur subsistance. À cela s'ajoutait l'artisanat de Louise de plus en plus apprécié et qu'une nièce vendait en ville.

Les gens ne pourraient plus aller et venir à leur gré dans la boutique. Si la contre-porte était ouverte ou s'il y avait de la lumière, chacun pouvait entrer bavarder, utiliser les outils et faire soi-même le travail ou recourir à Alphonse.

La boutique était très fréquentée, mais par les hommes seulement. Que de bavardages, il s'y faisait ! Toutes les nouvelles du village y étaient analysées, commentées, mais sans méchanceté aucune. Il y avait aussi de ces heures graves où le sort du monde était débattu et où les questions sociales, politiques, voire philosophiques suscitaient d'âpres discussions.

Libre, il demeurerait libre ! Il était respecté, avait des amis, était heureux, que pouvait-il demander de plus ? Il dirait non à cette proposition.

---

Il arrivait à proximité de la première digue. D'un coup d'œil, il vit qu'aucune prise ne l'attendait à cet endroit. Il vérifia les pièges et continua à marcher sur le lac en direction de la seconde.

Soudain, il se sentit las de la neige et désira que l'hiver diminue d'intensité et ne se prolonge point jusqu'à la fin de mars. Il regarda le ciel et souhaita un printemps hâtif où tout reverdirait et où les rivières recommenceraient leur course folle, l'invitant à les suivre.

POUR L'AMOUR D'ÉLISE

Ils étaient sur le lac. Lui, ramait. Elle, de ses doigts minces, caressait les vagues légères. Sur l'île, les oiseaux s'affairaient à construire leur nid. Il lui avait demandé :

-Dis-moi la maison où tu désirais vivre tout au long de tes jours.

Elle avait répondu :

-Une maison en pierre des champs, à plusieurs pignons, aux nombreuses et grandes fenêtres, à deux balcons, à une immense volière. Un escalier tournant se dresserait au centre faisant face à un foyer colossal. L'intérieur serait blanc décoré de tons pastel, les meubles en érable, délicatement ouvragés et les tentures, de tissus vaporeux. Un jardin avec allées, piscine, fontaine, arbres variés et multitude de fleurs l'entourerait.

Il l'avait fait bâtir et décorer ainsi. Je lui ai vendu ce terrain, il y a neuf ans. Il l'a choisi parce que dominant les environs et à proximité du lac.

J'ai suivi les travaux de près ; j'y ai même participé avec deux de mes fils. Rien n'a été ménagé pour ce château, rien n'était trop beau, rien n'était trop dispendieux.

Tant que tout a été inachevé, la jeune femme n'est pas venue ici. M. Meunier s'y rendait seul de temps à autre, constater la progression des travaux. Tel Aladin, il voulait, en un instant, faire apparaître aux yeux de sa bien-aimée leur somptueuse demeure.

C'est par un après-midi du début de novembre qu'Élise a pu contempler la matérialisation de son rêve. La lumière était douce et caressante comme une coulée de miel. La maison ressortait tel un diamant entre les arbres dénudés. Élise la contemplait abandonnée à

la caresse du vent et à celle de son mari. Elle ne disait rien. Ils sont entrés. Élise ne pouvait s'imaginer et encore moins, croire que cette maison lui appartenait, qu'elle avait été bâtie pour elle.

Au lieu du ravissement qu'il espérait voir dans les yeux de sa jeune épouse, M. Meunier y lut une tristesse voilée. Non pas qu'Élise n'aimât point la maison ; au contraire, elle s'y attacha dès les premiers instants. Tout l'émerveillait, la fascinait. Tout dépassait ce qu'elle avait imaginé au cours de ces derniers mois. Elle aurait voulu dire sa joie, mais trop d'images se bouscuaient en elle.

Lorsqu'elle eût parcouru toutes les pièces, touché chaque meuble, regardé à chaque fenêtre, elle alla s'asseoir devant l'âtre, frissonnante. Hubert l'aimait à ce point ! C'était trop de marques d'amour en un seul moment. Elle fondit en larmes. Lui, s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Bientôt, elle glissa dans un paisible sommeil, sans avoir exprimé par des mots l'émotion qu'elle ressentait.

Le matin vit une jeune femme riieuse, débordante de vie. Qu'elle était belle dans sa robe légère, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus, ses mains blanches ! M. Meunier ne pouvait détacher son regard d'elle. La joie, l'espérance envahissaient le pauvre homme. Il crut qu'en cet endroit féérique le mal dont souffrait Élise disparaîtrait.

---

Au début, elle y vécut d'intenses moments de bonheur, un bonheur à elle, un bonheur qu'elle ne savait partager. Sa maison, elle l'aimait. Elle l'aima au point d'en faire son univers, un univers qui allait achever de lui faire perdre contact avec la réalité.

Élise était née vulnérable. Son âme, d'une grande sensibilité, la

faisait passer par une gamme trop large d'émotions. La vie avait été cruelle pour elle ; elle l'avait blessée et Élise ne guérissait pas, malgré tout l'amour de son mari. Elle ne pouvait supporter le spectacle de la pauvreté, de la souffrance et de la laideur. Elle avait besoin d'être aimée, d'être aimée de tous les gens qu'elle rencontrait. Un besoin trop grand pour être comblé. De plus, l'enfance n'était pas morte en elle.

De cette maison, elle fit une oasis de beauté, de musicalité et de tendresse. Ses journées passaient à prendre soin des plantes, des oiseaux, des animaux familiers et à leur parler. Parfois, elle s'asseyait au piano pendant des heures et jouait des pièces où prédominaient la douceur et la tristesse. Il lui arrivait aussi de peindre des aquarelles pleines de grâce et de légèreté.

Au cours des premiers mois vécus ici, elle a reçu quelques invités et de rares fois, s'est rendue à des réceptions, puis peu à peu, elle a délaissé ses amis et connaissances. Souvent même, elle donnait congé à la bonne et ne songeait pas à s'alimenter. Elle aimait se retrouver seule pour vivre librement la vie des personnages qui habitaient en elle.

Elle en vint à prier M. Meunier, qui pourtant étant absent toute la journée, de n'entrer qu'à la tombée de la nuit. Elle, qui n'avait plus que lui au monde, lui accorda de moins en moins de place dans son cœur, dans sa pensée.

M. Meunier refusa la demande d'Élise et plus inquiet encore, vit à ce qu'elle ne soit jamais seule.

Elle ne sortait de la maison que pour se promener dans le jardin, faire de la voile ou du canotage et de l'équitation. Pour ces dernières activités, je l'accompagnais de temps à autre lorsque M. Meunier était absent et que personne d'autre n'était disponible.

Sur l'eau, elle ne parlait pas. Elle se laissait bercer, indolente et rassurée. Peut-être lui était-il alors plus facile d'entrer dans cet autre monde, inaccessible à nous. À voir l'infinie douceur de ses yeux, ce monde devait être beau et bon.

À travers champs et bois, elle était davantage présente à ce qui l'entourait. Elle remarquait les teintes du ciel, le cri des bêtes et surtout le bruit de l'eau. Elle rapportait, la plupart du temps, un caillou, une racine gracieuse, un nid, une branche fleurie, un champignon. Les objets s'entassaient dans la maison.

À maintes reprises, je suis descendu de cheval, allant chercher l'objet qui l'avait émue. Elle le prenait entre ses mains, le caressait du regard et, immobile, sombrait dans une profonde rêverie. Rien ne pouvait l'en tirer même pas le trot du cheval.

M. Meunier assistait impuissant à l'évolution de la maladie de la jeune femme. Le cœur brisé, il la vit caresser et garder des oiseaux morts dans sa chambre, jouer à la princesse et converser avec des êtres imaginaires.

Il connaissait l'issue fatale du mal qui avait pris possession du cerveau de sa jeune épouse. Adolescente, Élise avait perdu sa mère atteinte des mêmes symptômes. La malheureuse s'était jetée en bas d'un immeuble.

À ceux qui parlaient de maison de santé, M. Meunier répondait :

-Élise n'est pas malheureuse ici.

Il s'opposait farouchement à ce qu'elle soit hospitalisée. Il ne voulait pas qu'elle soit contrariée, ni soumise à quelque violence que ce fût, mais il n'a rien négligé pour le rétablissement de la santé

de la jeune femme. Médecins, psychologue et psychiatre étaient des familiers de la maison.

Il avait fait la connaissance d'Élise à un concert où, en collaboration avec d'autres artistes, elle avait joué quelques pièces au piano. Par la suite, elle s'était rendue à son étude de notaire demander conseil au sujet du testament de sa mère.

Il en était tombé follement amoureux. Ils se sont épousés ; lui, à cinquante-deux ans et elle, à vingt et un. Ils n'ont vécu que sept ans ensemble. Deux à la ville et les autres, dans cette maison-ci.

La veille et le jour de sa mort, Élise avait refusé toute nourriture. Vers la fin de l'après-midi fatal, elle avait demandé à sortir dans le jardin. Le temps était bas et les feuilles pleuvaient sous l'ardeur du vent. Elle fit quelques pas, puis frissonnante, rentra. Elle manifesta le désir de se reposer et de rester seule.

M. Meunier était absent en ce samedi. Peut-être songeait-il alors à des soins en institution spécialisée ? Peut-être s'était-il rendu en ville à cet effet ? Personne n'a su.

À son retour, il a trouvé la jeune femme étendue sur son lit, inerte et baignant dans son sang. Elle s'était ouvert les veines du poignet.

Jamais je n'ai vu homme plus malheureux que lui. Sa douleur était infinie. Après l'enterrement, il a quitté la maison pour ne plus jamais y revenir.

Avant son départ, il m'a chargé de veiller à l'entretien de la propriété. Chaque mois, il me faisait parvenir la somme nécessaire à cet effet.

---

L'an passé, il est mort. Ses fils ont alors mis la maison en vente. Depuis, les gens viennent la visiter sans réellement désirer l'acquérir. Ils viennent voir les lieux du drame avant la maison elle-même.

Et qui pourrait payer un tel prix et habiter une maison de quatorze pièces sans compter le grenier, le sous-sol et les dépendances ?

-Vous reviendrez, dites-vous, mais encore une fois vous voulez admirer les portraits de la jeune femme et lire les poèmes d'amour écrits sur chacune des portes ? À votre gré, monsieur. Je vous attends dans le jardin. Les oies sauvages commencent à monter dans le nord. Leur cri éveille en moi un goût de liberté, de vastes espaces et de conquête.



## UN SOLEIL QUI DANSE

Face à Georges, hors de lui, Sophie avait conclu qu'il valait mieux ne pas l'interrompre et le laisser donner libre cours à sa colère. Ensuite, peut-être se calmerait-il et serait-il possible de lui exposer les faits ? Elle l'espérait.

Lorsqu'il l'eût, pendant de longues minutes, injuriée, accusée d'opportunisme, de détournement de fonds, il s'arrêta à bout de souffle, mais lui dit peu après :

-Tu n'es plus la jeune fille sans défense qui avait timidement frappé à la porte de ma mère. Tu as fait du chemin depuis et le temps t'a aguerrie au point que tu veuilles nous déshériter tous aujourd'hui.

Sophie s'était fait violence pour l'écouter jusqu'à la fin. À plusieurs reprises, elle fut tentée de lui jeter la vérité au visage tellement elle était exacerbée par toutes ces paroles injustes, cruelles, dites à son égard.

Elle réussit à se maîtriser et put d'un ton posé s'adresser à son visiteur.

-Georges, lui dit-elle, j'ai été plus que patiente avec toi. C'est à ton tour maintenant de m'écouter. Pour te répondre, je n'emploierai pas le même langage que toi, je vais faire preuve de savoir-vivre. Je me bornerai à ne t'expliquer que les raisons qui font que ta mère vient vivre ici et justifier ma conduite.

Moi, profiteuse ! Moi, prendre l'argent de votre mère ! Je n'accepterai d'elle rien d'autre qu'un loyer et encore, parce que notre budget est restreint. Deux cent cinquante dollars par mois, il s'agit là d'une somme bien inférieure à celle demandée dans les centres d'accueil pour personnes âgées. Et quand cette somme inclut le chauffage, l'électricité, la jouissance d'un trois pièces et demie, est-ce cela abuser de votre mère ?

À sa mort, si vous n'héritez de rien, c'est qu'elle aura légué son argent à une société de bienfaisance ou qu'elle l'aura dépensé en voyages, sorties, vêtements, loisirs ou autrement. Je serais devant votre attitude, tentée de souhaiter qu'il en soit ainsi. De toute manière, j'espère qu'elle saura profiter des dernières années de sa vie et s'offrir un peu de luxe. Elle a toujours pensé à vous, vous a choyés, a peiné, s'est sacrifiée pour vous. Il est temps qu'elle pense à elle.

Pourquoi faudrait-il que son argent soit placé au nom de l'un d'entre vous ? Votre mère jouit d'une bonne santé mentale, fait preuve d'un excellent jugement et depuis la mort de votre père, a toujours géré avec succès le budget familial. La croyez-vous irresponsable au point qu'elle doive demander votre autorisation pour retirer de la banque une somme d'argent ? N'avez-vous pas plutôt peur à des retraits inconsidérés à vos yeux ? Votre mère n'est pas une enfant et je la crois capable d'assumer ses responsabilités et de prendre des décisions concernant ses biens et sa personne.

Vous ne croyez pas à ma sincérité, à mon désintéressement, à ma gratitude, à mon affection ! Vous ne pouvez comprendre que mon geste soit un élan du cœur ?

Je n'ai pas oublié cette fin d'août où je suis arrivée dans votre ville prendre mon premier poste d'enseignante. J'étais inquiète et j'avais peur ; je ne connaissais personne et je n'osais aller vers les gens. Votre mère m'a prise en pension. Elle a fait plus que m'assurer le gîte. J'ai reçu d'elle amour, compréhension, conseil. Elle a été une mère pour moi. Sans elle, je serais retournée dans ma famille, peut-être même avant la fin de l'année scolaire.

Je n'ai plus mes parents. Ils sont hélas ! partis trop tôt. Tout comme j'aurais fait pour ma mère, j'ai invité la vôtre à venir vivre chez

nous. J'ai été pour elle à ce moment, une planche de salut. J'ai vu un soleil briller et danser dans ses yeux.

Je ne vous juge pas. Vous avez chacun vos raisons de ne pouvoir prendre votre mère avec vous. Je les respecte. Moi, je n'ai pas de raison ou plutôt si, j'en ai une pour la prendre avec moi. Pourquoi en être offusqué ? Pourquoi ne voir pour elle qu'une possibilité : le foyer ?

Une étrangère ! Votre mère et moi sommes peut-être plus près l'une de l'autre que vous cinq l'êtes d'elle !

Vous vous sentiriez moins inquiets, vous la sauriez davantage en sécurité si elle allait vivre au foyer ! Avouez que vous étiez las de venir la voir chacun votre tour, de voir à l'entretien de la maison, de la sortir de temps à autre. Ces gestes étaient devenus une obligation pour vous. Avec le foyer, vous n'auriez plus ces soucis. Les différents services pourvoiraient à tous les besoins de votre mère. Elle pourrait y attendre paisiblement la mort.

Je n'ai rien contre les foyers. Je ne conteste pas leur raison d'être. Je reconnais et apprécie les services qu'ils rendent aux personnes âgées, mais ils ne sont bénéfiques qu'à celles qui, librement, demandent à y aller vivre et ont le désir et la capacité de s'y adapter.

Y aller vivre, votre mère ne le voulait absolument pas. Rien qu'à y penser, elle devenait malheureuse et malade. Et vous, depuis deux ans, vous la harceliez pour qu'elle vende la maison et s'y rende. Là, elle serait tout à fait bien, lui assuriez-vous.

Vendre la maison, elle était d'accord pour le faire, mais se refusait obstinément à envisager le second point. Et comme l'un n'allait pas sans l'autre, elle demandait un prix exorbitant pour la maison étant certaine ainsi de ne pas se retrouver au foyer. Le temps, lui, faisant

diminuer ses forces et lui apportant l'ennui.

Elle l'a vendue pour beaucoup moins. Je n'ai pas influencé votre mère dans cette transaction ; si je l'ai fait, c'est bien involontairement. Au contraire, je lui ai conseillé de prendre le temps de penser à ma proposition et de communiquer avec vous. Elle ne voulait rien entendre. Elle a accepté un prix quelque peu inférieur à la valeur de la maison parce qu'à ce moment, l'argent ne signifiait plus rien pour elle. Elle avait trouvé une famille, un nouveau chez-soi et c'est tout ce qui lui importait.

Je ne vous ravis pas votre mère. Elle sera chez elle, dans son appartement, aura son entrée personnelle, sera libre de ses allées et venues et pourra recevoir qui elle veut. La porte communicante ne sera que pour briser sa solitude, faciliter ses rapports avec nous cinq et lui assurer présence et aide en cas de besoin.

Je suis passée chez votre mère comme je le fais tous les trois ou quatre mois. J'étais seule, les plus vieux étant à l'école et le plus jeune ayant continué avec son père, celui-ci devant se rendre à la ville voisine.

C'est une femme éplorée que j'ai trouvée. Elle se sentait brusquée, menacée, se disait inutile, être même un fardeau pour ses enfants. « Si je n'étais pas là, gémissait-elle, mes enfants se sentiraient plus libres, plus heureux. Je devrais encore me sacrifier pour eux ! Ma vie quotidienne, ma liberté, mon bonheur, qu'en font-ils ? Ils n'ont qu'à ne plus s'occuper de moi, mais ils n'osent pas : que diraient les gens ! Je voudrais mourir. Je suis incapable de passer un autre hiver seule et je ne puis me résigner à aller au foyer. »

Les larmes aux yeux, elle a parlé de vous tous.

« Georges et Jeanne ne songent pas un instant à me prendre chez eux. Avec chacun leur travail et toutes leurs activités, ils ne sont

jamais à la maison. Ils ont d'ailleurs mis les enfants pensionnaires pour cette raison. Ludovine me recevrait si je prenais la place de sa gardienne. Je n'aurais à faire ni ménage, ni repas, ni lessive, mais sait-elle ce qu'implique pour une personne de mon âge la garde quotidienne de deux jeunes enfants ? Christophe dit que sa femme ne pourrait en supporter une autre dans la maison, fut-elle sa propre mère. Matthieu et Lise avec leurs trois enfants sont déjà trop à l'étroit dans un cinq pièces et demie. S'ils avaient accepté de déménager pour un loyer plus grand, j'aurais payé la moitié du coût. Ils ont ignoré ma proposition. Quant à Monique, bohème qui ne peut se fixer nulle part, je ne songe nullement à la possibilité de vivre chez elle ; elle non plus d'ailleurs. »

Elle a ajouté qu'elle réalisait maintenant qu'on ne met pas un enfant au monde pour qu'il s'occupe de ses parents dans leur vieillesse.

« Si je mourais, a-t-elle ajouté à plusieurs reprises, je leur simplifierais la vie. »

Elle se contenait pour ne pas éclater en sanglots. « Sophie, que vais-je devenir ? » s'est-elle écriée dans sa détresse.

Jamais, elle n'avait parlé ainsi. Je lui ai alors dit : « Venez avec nous. La maison est grande, une partie est inoccupée. Nous vous ferons là un coquet petit appartement. L'été, il y a le jardin, les fleurs, les animaux et en tout temps, trois enfants débordant de joie de vivre. »

Comme une plante sous l'ondée fine et tiède, votre mère a relevé la tête et a murmuré. « Tu ferais cela pour moi, Sophie, toi qui n'es même pas ma fille ? Tu es certaine que ton mari sera d'accord ? »

-Nous avons déjà songé à faire un logement dans cette partie et à le louer, lui ai-je dit pour la rassurer.

Votre mère aurait été prête à partir sur-le-champ. Le soir, elle appelait le voisin qui, à quelques reprises, lui avait fait une offre d'achat. Le surlendemain, elle signait le contrat de vente.

Elle arrive dans deux jours. Nous irons la chercher.

Votre mère a repris confiance en elle ; elle a retrouvé le goût de vivre. Elle parle d'acheter du tissu pour que je lui confectionne une nouvelle robe.

Ne gêchez pas sa joie. Votre tort a été de n'avoir pas su attendre que la décision vienne d'elle. Vous vouliez que cela se fasse trop rapidement. Vous n'avez pas su compter avec le temps.

Celui-ci l'aurait sans doute conduite au foyer. Peut-être ira-t-elle plus tard. En attendant, laissez-la jouir de quelques années de vie active. Venez la voir. Ma famille ne peut remplacer la sienne.



## LE SABLE DE LA PLACE

Elle marchait au bord de l'eau ; seule, à l'écart du groupe. Il vint la rejoindre.

-À trente-quatre ans, tu n'es toujours pas mariée ? lui demanda-t-il.

Cette question inévitable, Lara l'attendait. L'heure des explications était donc venue. Si tôt, après la troisième journée passée ensemble seulement ! Pourtant, la veille même du départ, Lara s'était promise à nouveau de ne parler à personne de son état de vie passé, mais voilà qu'entre elle et Mathieu, s'ébauchait quelque chose de merveilleux, d'une tendresse inouïe. Elle se devait de le lui dire, mais comment ?

Elle le regarda et lui répondit :

-Non.

-Y a-t-il quelqu'un dans ta vie ?

-Non.

-Y a-t-il déjà eu quelqu'un ?

Vitement, il se ravisa ne lui laissant le temps de répondre, regrettant déjà cette indiscretion. Il ajouta :

-Je n'ai pas le droit de savoir ; ton passé t'appartient. Il n'y a que l'avenir devant nous.

Elle le regardait toujours, hésitante, ne sachant comment débiter la confidence. Finalement, elle laissa tomber ces mots d'une voix faible, mais distincte :

-J'étais religieuse. Je viens de quitter la communauté qui était mienne.

Il eut un geste d'étonnement, mais bref. Il sourit, la prit dans ses

bras et lui murmura :

-Tu me rassures, le mystère qu'il y avait en toi commence à se dissiper. Tu ne m'apparais plus inaccessible ; tu es une femme, une véritable femme. Si tu le veux et si tu en as le goût, raconte-moi.

Ils se rendirent sous les palmiers et s'assirent sur le sable fin et blanc de la plage au moment où le soleil, bas à l'horizon, faisait rougeoier tout le couchant. Lara regarda au loin et ses yeux devinrent d'un bleu plus intense. Les souvenirs se mirent à s'animer en elle et la journée qui vint brusquement changer le cours de sa vie lui apparut avec une netteté, une précision extrême.

---

Elle avait quinze ans et c'était une fin d'automne où le soleil s'attardait prodiguant un flot de lumière de la douceur d'une coulée de miel et capable, par sa seule présence, de transformer les arbres dénudés et le sol fané en tableau d'une intense beauté, empreint de joie de vivre.

Louise et Lara s'étaient à nouveau rendues dans la cédrière. Lara aimait cet endroit plus que tout autre au monde. Elle y retrouvait le décor féérique des contes merveilleux qui avaient bercé son enfance.

Elle s'y sentait bien, intensément bien. Tout son être vibrait au rythme de la forêt enchantée... Elle oubliait le mal présent autour d'elle. Là, il n'y avait que beauté, douceur, harmonie. La vie s'y épanouissait sans contrainte et exultait dans tous ces troncs tordus, mais combien majestueux. Une atmosphère d'au-delà, chargée de mystère et teintée d'une infime tristesse y régnait.

Lorsque Lara y entra, elle pénétrait dans un autre monde. Les fées

étaient tout près et elle-même s'y métamorphosait au gré de son imagination. Elle y vivait des aventures fantastiques.

Comme pour un sanctuaire, les jeunes filles se recueillirent aux abords de la forêt. Sur le seuil, elles observèrent et attendirent pour y pénétrer qu'un long rai lumineux paraisse entre les arbres. Elles le virent, entrèrent, firent quelques pas, se livrant à la contemplation des lieux. La grâce des troncs, les jeux d'ombre et de lumière, les couleurs changeantes des pierres et du sol les ravirent fort. Immobiles, les yeux fermés, elles écoutèrent la mélodie de la forêt. Aucun son humain ou animal n'était accompagnateur. Seul, le vent était seul musicien. Et en cette journée, il n'était que douceur et légèreté.

Et vint la détente. Elles s'amuserent à toucher les troncs sinueux, à se blottir contre eux à l'insu l'une de l'autre et même à y grimper et s'y asseoir. Émerveillées, elles n'en finissaient pas de regarder ici et là. Leur âme avide était réceptive à tout et sous l'influence de la lumière, tout palpait. Lorsqu'elles eurent parcouru les moindres recoins de la cédrière, d'un commun accord, elles amassèrent des feuilles sèches, les déposèrent entre deux pierres imposantes et s'y étendirent rêvant à voix haute à l'avenir, à l'amour, aux garçons. Longtemps, elles s'abandonnèrent à la douceur de vivre.

Lorsque Lara regarda l'heure, elle constata que le souper devait être commencé depuis de longues minutes. Non sans une certaine appréhension, elle se hâta de revenir au couvent. « Je vais être grondée, », se répétait-elle. Louise n'était guère plus rassurée qu'elle.

À son arrivée, le silence se fit.

-Mademoiselle Lara est rentrée, annonça une des religieuses.

Le silence régna à nouveau et tous les regards se posèrent sur elle.

L'adolescente n'arrivait pas à les interpréter. Elle se sentait coupable, mais ces regards n'en étaient pas de reproche. Qu'exprimaient-ils alors ? Elle était prête à fondre en larmes. À ce moment, Sœur Maria vint la chercher pour la conduire au bureau de Mère Supérieure.

Elle ne se souvenait plus des premiers mots de l'entretien. Sans doute lui avait-on demandé si elle s'était plu dans son fabuleux refuge. Elle savait que là n'était pas l'essentiel, le but de la rencontre. Elle attendait et scrutait son interlocutrice. Mère Supérieure, devant la perspicacité de la jeune fille, ne la fit pas languir plus longtemps.

Elle commença ainsi :

-Le Seigneur dans son amour et sa bonté vous demande beaucoup. Il vous donnera sa grâce pour vous aider à vaincre la dure épreuve qui vient de vous frapper. Vous ne serez pas seule, nous toutes ici vous aimons et vous soutiendrons.

Elle comprit alors qu'elle était désormais seule au monde. Ces paroles ressemblaient trop à celles entendues à l'âge de sept ans, lors du décès de sa mère, malade depuis longtemps. Le monde s'effondra autour d'elle.

Elle cria :

-Papa ! Où est-il ? Je veux le voir.

Elle ne le vit que le lendemain, allongé dans sa bière et entouré de fleurs, de trop de fleurs. Mort, son père était mort dans un accident de la route !

Il fallut recevoir les sympathies de tous ces gens venus rendre un dernier hommage au défunt.

-Votre père était très aimé, lui répétait-on. Il a aidé à mettre au monde plus de deux mille enfants. Et il a présidé tellement d'organismes charitables !

Elle n'avait plus de famille, de maison si ce n'est ses deux tantes religieuses et le couvent où elle se faisait garder régulièrement depuis la mort de sa mère. Son père en effet, à cause de sa profession médicale, était souvent absent le soir et parfois même la nuit, répondant à des appels d'urgence et la confiant alors aux religieuses voisines.

Rien ne lui parut alors plus naturel que de terminer ses études comme pensionnaire à la maison-mère et d'entrer ensuite en communauté d'autant plus qu'une de ses tantes était maîtresse des novices. Et lorsqu'elle fut majeure, elle donna à la communauté les biens que son père lui avait légués.

Elle aima le couvent et s'y épanouit, du moins pendant les sept premières années qu'elle passa à la maison-mère et avant les transformations majeures apportées à la vie communautaire.

Elle aimait l'atmosphère paisible de la vaste maison, le silence et la beauté des jardins, l'ordre et l'organisation qui y régnaient et la place prépondérante accordée, en dehors de la prière, à la culture.

Elle aimait ses compagnes et était aimée d'elle, choyée même, étant la plus jeune et d'un naturel attachant.

Elle eut l'occasion de développer ses talents artistiques en musique et en peinture et excellait en l'une et l'autre de ces disciplines. Ses connaissances en littérature, histoire, philosophie et psychologie étaient fort étendues, Lara ayant le goût de la lecture et accès à une imposante bibliothèque.

Elle ne s'ennuyait pas. Les heures du jour étaient partagées entre la prière et la méditation, les repas en commun, les cours de musique, les heures d'animation auprès des pensionnaires où elle dirigeait la chorale ou montait des saynètes simplement pour son plaisir.

Elle ne songeait pas à l'avenir. Ou si elle y songeait, il lui apparaissait devoir être toujours ainsi. Elle s'appliquait à vivre de son mieux ses vœux de chasteté, pauvreté et obéissance et se sentait en sécurité. Elle ne désirait pas plus de liberté. Elle vivait selon la volonté de Dieu, lui faisant confiance et s'en remettait totalement à lui pour les soucis d'ordre spirituel ou matériel. Son âme était en paix.

Elle fut heureuse, tant qu'elle demeura dans le couvent devenu son univers.

---

Un jour, le vent du changement souffla et tout se désintégra. Par petits groupes, les religieuses commencèrent à aller vivre en ville dans de simples maisons. L'habit religieux se modifia jusqu'à devenir celui de toutes les femmes contemporaines. La vie communautaire changea. Les obligations s'estompèrent laissant plus de place à la liberté individuelle et aux responsabilités personnelles.

Lara se retrouva dans une de ces maisons, au cœur de la ville, des gens, de la vie dont elle ignorait tout ou presque tout. Durant toutes ces années, l'écho de l'extérieur ne lui était parvenu que par la bouche des jeunes pensionnaires, mais là encore, n'avait-elle entendu parler que d'amour principalement, d'amour romantique, idéalisé.

Elle cessa de donner des cours privés de piano et devint professeur

de musique dans une école du quartier. Elle fut traumatisée de se retrouver devant une classe de trente élèves, certains n'ayant aucune notion musicale, d'autres n'étant pas intéressés ou étant carrément indisciplinés.

Pour se rendre à son travail, elle dut utiliser le transport en commun. Il lui était pénible d'être, dans la rue ou dans l'autobus, abordée par un homme. Elle ne savait comment réagir à un compliment ou mettre fin à une trop grande familiarité et ne pouvait s'empêcher de rougir. Elle était aussi belle sous le costume, mais celui-ci établissait une barrière entre les gens et elle. Nul jusqu'alors ne s'était hasardé à lui faire une invitation ou une proposition galante. Et lorsqu'elle avouait être religieuse, certains en étaient choqués, lui disant qu'un signe devrait l'identifier comme telle.

Jamais, elle n'avait été en contact aussi étroit avec ses compagnes. Elle put toucher du doigt leurs imperfections, leurs limites, leurs indécidables. Elle qui avait peur, qui éprouvait des difficultés à s'adapter à son nouveau genre de vie se sentit incomprise et ignorée des quatre religieuses qui partageaient sa vie. « Tu es trop douce, tu es trop sensible, » lui répétaient-elles. Lara avait perdu ses protectrices et dans ce monde de compétition, ne parvenait pas à prendre sa place.

Elle accepta des responsabilités en pastorale, responsabilités pour lesquelles elle n'était pas prête. De nature contemplative, du jour au lendemain, elle fut amenée à entrer en action. Elle admirait le travail apostolique de ses compagnes, mais elle, en y participant, se sentait bousculée.

La solitude de la vaste maison lui manquait. Elle ne pouvait s'isoler que dans sa chambre. Est-on vraiment seule lorsque tous les bruits des autres pièces vous parviennent ? Elle qui n'avait jamais participé aux travaux ménagers, se retrouva avec sa journée de

cuisine, de ménage et dut veiller à l'entretien de son linge personnel. De moins en moins, elle avait de temps à consacrer à la musique, à la peinture, à la lecture.

Tout la déroutait, même les heures de prière en commun à l'église paroissiale. Elle ne se sentait pas à l'aise avec tous ces gens si différents les uns des autres et n'arrivait pas à formuler ces prières spontanées. Même seule avec ses compagnes, elle était incapable de se recueillir et de prier comme autrefois.

Elle en vint à douter d'elle et à se sentir indigne. Vivre, ne fût-ce qu'un jour à la fois, lui était devenu pénible. Elle ne rêvait plus et songeait à la mort comme à une heureuse délivrance. La vente de la maison-mère ajouta encore à sa souffrance, car elle sut alors qu'aucun retour en arrière n'était possible.

À travers ce difficile cheminement, elle continuait de faire violence à sa nature par trop timide, se pratiquait à jouer de son mieux les rôles demandés et tentait de se persuader que sa détresse n'était que passagère et que le temps réparerait tout.

---

Pourquoi Louise est-elle soudainement venue la voir sans prévenir ? Ces lettres tellement semblables, tellement insipides, de plus en plus courtes que Lara lui écrivait, éveillèrent chez elle un soupçon ? Louise n'y retrouvant plus la joie de vivre d'auparavant avait compris que son amie était devenue malheureuse.

Dès son arrivée, Louise perçut le désarroi de Lara bien que celle-ci tentât de le dissimuler. Avant de la quitter, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

-N'as-tu jamais songé à quitter le couvent ?

Immédiatement, elle ajouta :

-Charles et moi, sommes prêts à tout moment à te recevoir chez nous. Nous serions très heureux de ta venue et les enfants donc ! Tu pourrais te trouver du travail, peut-être pas au village même, mais sûrement à la ville voisine.

Si Louise avait posé la question, c'est donc que cela était possible. Peu à peu, l'idée germa dans son esprit, se développa et devint l'évidence même : elle se devait de réorienter sa vie.

Elle se mit à penser à Louise, à Charles et Louise en tant que couple, à leurs trois beaux enfants, à la ferme que tous deux exploitaient. Aimer, se laisser aimer, comme cela devait être bon ! Pour la première fois, en dehors de ses rêves d'adolescente, elle désira à ses côtés la présence d'un homme et éprouva le besoin d'un enfant.

Un mois fut nécessaire à sa prise de décision. Fébrilement, elle écrivait à Louise tout ce qu'elle vivait. Elle devait le partager, car son âme ne pouvait contenir tous ces élans de joie, d'espoir, suivis hélas ! de moments d'abattement, d'inertie.

Contrairement à ce qu'elle craignait, les difficultés pour sa sortie de communauté furent moins grandes que prévues et le délai, écourté même, si bien que moins d'un an après la visite de Louise, elle se retrouvait libre.

À son départ, elle reçut de la communauté une somme d'argent dont elle prit une partie pour défrayer le présent voyage et transféra le reste à la banque de sa ville natale.

---

Ce voyage, Louise l'avait décidé pour elle. Il apparaissait à l'amie le moyen idéal d'être replongée en douceur dans le monde. En voyage, les gens sont détendus, se lient et se confient facilement. Les rapports quotidiens avec les membres du groupe lui en apprendraient davantage sur la vie en deux semaines que toutes les conversations que Louise pourrait lui tenir pendant des mois.

Celle-ci avait vu juste. Le matin du départ, alors que le groupe faisant partie du voyage organisé était réuni pour le cocktail de bienvenue, Mathieu s'était approché de Lara et présenté en souriant. Tous deux avaient bavardé simplement et fait plus ample connaissance. Au moment de monter dans l'autobus, il lui avait demandé s'il pouvait prendre place à ses côtés.

---

À son retour de voyage, elle irait chez Louise. Et là, commencerait pour elle une vie nouvelle. Bénévolement, elle enseignerait la musique aux enfants du village, fonderait une chorale et peut-être ouvrirait-elle un atelier de peinture pour les jeunes et les adultes, mais avant tout, il lui faudrait trouver un emploi afin de n'être à la charge de personne.

---

Lara s'interrompit, tremblante, mais soulagée ; elle avait tout dit et la parole l'avait libérée du passé. L'espoir brillait dans ses yeux.

-Lara, lui dit Mathieu, quand ce voyage prendra fin et que nous retournerons à Montréal, il me restera encore dix jours de vacances à passer au Québec. Nous irons ensemble chez tes amis. J'apprendrai à les aimer tout comme toi. Nous marcherons dans la cédrière. Je partagerai tes souvenirs d'enfance. Nous redeviendrons

de jeunes adolescents fous. Ensuite, nous partirons pour la France, toi et moi. Je reprendrai le travail avec un esprit nouveau et toi, tu seras ma raison de vivre. Peut-être trouveras-tu un poste là-bas, mais seulement si tu le désires ; je puis subvenir à tous tes besoins et à ceux d'une famille. Et si les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre persistent et s'amplifient, je sais qu'il en sera ainsi, nous nous marierons le printemps prochain.

Tendrement, il l'enveloppa du regard et elle ne put s'empêcher de se blottir contre lui. Il referma ses bras sur elle et la berça.

Longtemps, ils furent ainsi, sans rien se dire. La parole n'était plus nécessaire, le langage du corps y suppléait. Ils restaient là et l'amour se propageait en eux les rendant comme ivres.

Il ne leur restait plus qu'à attendre la fin du voyage. Ce serait long et court tout à la fois. Long, car ils ne pouvaient s'isoler totalement du groupe et espérer que celui-ci respecte tout à fait leur intimité. Court, ils avaient tant à découvrir l'un de l'autre et la plage, le soleil étaient si invitants. Après le voyage, ils seraient libres ; libres et grandis, presque des dieux.

Le soir était tombé apportant un peu de fraîcheur. Lara brisa le silence et confia :

-Je suis tellement émue qu'il me semble que seule la musique pourrait permettre à mon âme d'allier tous ces sentiments qui s'agitent en elle. Je voudrais m'asseoir au piano et jouer...

Mathieu reprit :

-Tu as raison Lara, la musique nous sera bénéfique. Moi aussi, je suis bouleversé. Et j'aime la musique, même si je ne joue d'aucun instrument. Allons à la salle de réception et ensuite, peut-être

aurons-nous le goût d'aller manger quelque chose.

À leur arrivée, ils se retrouvèrent, comme par magie, devant un piano qui n'attendait qu'eux pour vibrer dans la douceur du soir.



## LA FLORAISON SAUVAGE

Annick essayait de concentrer son attention sur le film présenté à la télévision, mais chaque message publicitaire venait l'en détourner et la ramenait à un autre personnage, à une autre figure : celle de son frère.

Le film terminé, elle tourna le bouton de l'appareil et, malgré elle, se dirigea vers la fenêtre. Sans hésiter, elle écarta les rideaux et, à l'instant même, son frère lui devint présent, là-bas, quelque part dans la forêt.

Elle ne put résister à son obsession devenue la plus forte. Elle courut au téléphone, signala le numéro et ne dit que ces quelques mots :

-Sœur Gisèle, c'est Annick. Je dois sortir. Venez garder les enfants.

Elle raccrocha sans attendre la réponse de cette dernière.

Et sans davantage attendre l'arrivée probable de la religieuse, elle prit un gilet et sortit dans la nuit. L'air froid et humide ne l'incommoda pas, elle qui d'habitude y était si sensible. Elle ne craignit pas non plus l'obscurité. Elle se dirigeait dans les ténèbres comme en plein jour.

Son instinct la guidait. Elle se rendit directement à leur lieu secret. C'était une anfractuosité dans le rocher ressemblant grossièrement à une grotte et située au sud.

Là, elle s'assit et là seulement, prit conscience que ses pieds étaient mouillés, engourdis. Elle les ramena sous elle. Elle regarda tout alentour, mais ne vit rien si ce n'est les troncs les plus proches. Elle ferma les yeux et le vit.

---

Ils étaient enfants tous les deux et jouaient à cache-cache dans le jardin. Hervé adorait se cacher dans des endroits impossibles et laisser chercher sa sœur pendant d'interminables minutes. Elle l'appelait, d'abord en criant joyeusement son nom, puis sa voix s'alanguissait et finalement s'entremêlait de pleurs. Elle craignait qu'il eût disparu pour toujours, qu'il fût tombé dans un trou profond et que la terre se soit refermée sur lui.

À ce moment, Hervé se montrait et consolait sa sœur. Lorsque c'était son tour à elle de se cacher et qu'elle trouvait un bon endroit, elle ne pouvait s'empêcher de faire du bruit afin qu'il la trouve au plus vite.

Ce soir, elle avait l'impression qu'il s'était caché quelque part, tout près d'elle, qu'il l'observait et la mettait à l'épreuve. Il paraîtrait bientôt, il ne pourrait la faire souffrir ainsi encore bien longtemps.

Hervé, le frère chéri, le frère tant admiré ! Lui qui savait si bien se faire des amis, lui dont on recherchait la compagnie ! Lui si habile à parler aux foules et possédant le don d'émouvoir ! Lui, amoureux de l'humanité ; lui, simple comme un enfant ! Lui, travaillant à améliorer le sort des populations démunies.

Il était mort au loin. Il était mort au cours de l'un de ses nombreux voyages. Une terre étrangère l'avait reçu dans son sein.

Il ne l'appellerait plus à Noël d'un lointain pays. Elle ne l'entendrait plus lui formuler des vœux dans une langue inconnue. Le mois de son anniversaire, elle ne recevrait plus son cadeau. Jamais, elle ne revivrait une amitié comme la leur.

Elle voulait retracer les traits du visage de son frère, mais n'y parvenait pas. Elle ne voyait que le bleu intense de ses yeux, la sérénité de son visage et le magnétisme de sa personne.

Roger était venu s'interposer entre eux. « Ce rêveur », disait ce dernier en parlant d'Hervé. Roger qui accordait si peu de place au rêve, à la poésie, au merveilleux. Roger, le leader du monde ouvrier. Roger qui refusait de croire à une autre vie.

Et si Roger avait raison ? Si Hervé était parvenu à la même conclusion ? S'il s'était délibérément enlevé la vie ? Pour la première fois, elle laissa cette idée l'envahir, mais bientôt la vit s'évanouir d'elle-même parce qu'impossible. Tout son être lui disait qu'Hervé n'avait pu mettre fin à son existence. Il aimait trop la vie, il croyait trop en l'homme, il espérait trop en l'Être suprême, mais que ne venait-il le lui dire lui-même !

Il était là, mais ne pouvait se manifester à elle. La forme qu'il avait revêtue le mettait hors de portée de ses sens à elle. Il vivait, mais d'une autre vie. Un mince voile le séparait d'elle.

Peu à peu, ses pensées s'obscurcirent, se fondirent les unes dans les autres et le sommeil s'empara d'elle.

Elle dormit. Combien de temps ? Elle ne saurait le dire. Lorsqu'elle s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Sa tête, qui la veille voulait éclater tellement les images se succédaient à un rythme fou, se faisait à présent plus légère. Ses idées étaient claires, énergiques. Elle se rappela le départ de la maison, le chemin parcouru et ses douloureuses interrogations.

Elle se retrouva capable d'affronter le quotidien, de surmonter sa douleur. Quinze ans, quinze ans encore à consacrer aux enfants ! Elle partirait alors à son tour ; elle continuerait l'œuvre commencée par son frère.

Elle se leva pour rentrer chez elle. Jamais, le matin ne lui avait paru

aussi beau. Les arbres en fleurs s'offraient à elle, éclatants de blancheur. Il y en avait trop ; ses yeux ne pouvaient se reposer et son cœur bondissait dans sa poitrine. Elle cassa quelques branches et les serra contre elle.

Un parfum pénétrant venu de la terre lui gonfla les narines et la fit expirer bruyamment chassant les dernières traces de son mal. Elle venait d'accepter la mort de son frère. Plus jamais, elle n'aurait besoin de tous ces médicaments.

Elle marchait, attentive aux moindres signes du renouveau. En harmonie avec la nature, elle se sentait revivre. Soudain, elle entendit des chiens aboyer, puis des hommes apparurent. Roger était avec eux et courait à sa rencontre.



## L'ÉTRANGER

Moi, Éphrem, je vais te le dire ce que les gens ont contre toi.

Le fait que tu sois étranger n'est pas ce qui pèse le plus lourd dans la balance. Je le suis moi-même. Et, tu vois, j'ai ma place ici.

Cet affront que tu viens de subir, Brigitte en est indirectement la cause et tu le soupçonnes, plus encore, tu le sais.

Tu ne peux t'imaginer ce qu'elle représente pour eux. Elle est leur œuvre, leur enfant chérie qu'ils ne cessent d'admirer avec un respect quasi religieux.

Que sais-tu d'elle ? Que sais-tu de son passé ?

L'orpheline qu'ils ont vu s'éveiller à l'amour et qui, à seize ans, leur a été ravie. Ils la retrouvaient à vingt ans, seule, blessée à jamais et mère de deux enfants.

Cet homme, ce mari indigne ne l'aimait pas, il ne faisait que la désirer. Comme elle refusait de se donner à lui avant le mariage, il l'a épousée.

Je ne l'ai pas connu. On disait de lui qu'il était beau, élégant et que ses yeux, ses yeux surtout, étaient enjôleurs. Il plaisait aux femmes et savait en profiter.

Il n'a pu s'attacher à Brigitte et lui être fidèle. Elle n'a eu avec lui que quelques semaines de bonheur, mais peut-être y eut-il même des nuages dans ce temps trop court. Elle se vit humiliée, délaissée par cet être ignoble à qui elle avait tout donné.

Elle eut à souffrir encore sur le plan matériel. Ce dépravé fit passer ses maîtresses et boire avant sa famille. Quand la situation

financière du couple fut vraiment intenable, n'a-t-il pas eu l'indécence de lui proposer de recevoir galamment des connaissances à la maison.

Elle souffrait en silence comme une brebis sacrifiée. Elle n'a été délivrée de son calvaire que par la mort de ce monstre survenue dans une fusillade avec la police lors d'un cambriolage de banque.

Elle n'a pu sortir seule de ce cauchemar, retrouver goût à la vie et assumer ses lourdes responsabilités. Elle a dû être hospitalisée de longs mois, loin des siens, loin de ses enfants, mais un jour, un rayon de soleil est descendu la rejoindre au fond de l'abîme et l'a guidée pour la remontée.

À sa sortie de l'hôpital, elle revenait ici, parmi eux. Une petite maison accueillante l'attendait. Que de repas, de ménages, de lessives et de garde d'enfants, ils ont fait ! Elle fut entourée, pensée, caressée et tendrement aimée.

Ils ne veulent pas voir jeter par terre le résultat de tant d'efforts, leurs efforts et les siens. Maintenant qu'elle a un but dans la vie, qu'elle élève ses enfants et qu'elle occupe un emploi intéressant qui les fait bien vivre tous les trois, pourquoi aurait-elle besoin de quelqu'un d'autre, d'un étranger ?

Pour être franc, je ne peux pas te dire qu'elle était heureuse. Pour qui s'attardait à son visage, il y avait presque toujours dans ses yeux une tristesse à peine voilée.

Nous nous sommes réjouis de la voir sourire, danser, s'amuser à cette soirée où elle avait accepté ton invitation. Enfin, nous sommes-nous dit, elle redécouvre la joie de vivre ! Nous étions heureux.

Tant que tu n'étais qu'une relation pour elle, ils n'ont rien dit. Où les choses se sont gâtées, c'est lorsqu'ils t'ont vu devenir assidu à sa maison. Ils se sont sentis outrés.

Comprends-moi bien. Ils ne sont pas contre le remariage de Brigitte, bien au contraire, mais ils désirent la voir refaire sa vie avec un gars d'ici. Laurent qui possède plusieurs terres, l'a, à deux reprises, demandée en mariage. Et Benoît, qui l'a longuement attendue. Ils ne peuvent supporter qu'elle s'attache à un étranger, toi qui n'es même pas citoyen canadien encore.

Brigitte est à eux. Si tu la prends avec toi, ils se sentiront lésés, ils deviendront inutiles.

« Pourquoi faut-il que ce soit un étranger qui allume cette flamme dans ses yeux ? Comment a-t-il pu réussir ? » se demandent-ils ?

Ton manège n'est pas passé inaperçu.

Pourquoi t'es-tu mis à fréquenter l'église, toi qui es orthodoxe ? Avant de venir ici, visitais-tu aussi souvent la bibliothèque ? Pourquoi allais-tu régulièrement au même restaurant si ce n'est pour passer devant sa maison ? De qui attendais-tu une lettre pour te rendre fidèlement au bureau de poste chaque jour où tu travaillais de nuit ? Avoue que tu te trouvais partout où tu avais une chance de la rencontrer.

Avec toi, je vais être honnête jusqu'à la fin, même si je dois te blesser.

« Il est tentant pour un homme d'âge mûr, qui n'a rien devant lui, de prendre des meubles, une voiture, une propriété sans que rien ne lui en coûte », se plaisent-ils à répéter.

Ils se sont renseignés sur toi. Ton passé ne plaide pas en ta faveur. Tes pas t'ont porté d'une ville, d'une région, d'un pays à l'autre. Les femmes n'ont fait que passer dans ta vie. Tu n'as pu t'attacher à aucune d'elles.

Tu sembles sincère, mais resteras-tu ? Le goût de l'aventure ne te reprendra-t-il pas ? Tu partiras la laissant seule ou pis encore, tu l'emmèneras loin d'ici, loin d'eux où elle mourra de chagrin. Pars avant qu'elle ne s'éprenne trop de toi. Pars avant qu'elle n'acquiesce à ta demande. Par la suite, peut-être s'attachera-t-elle à un gars d'ici.

As-tu seulement songé à ses enfants, au seuil de l'adolescence ? Eux non plus ne désirent peut-être pas un étranger dans leur vie. Et si elle n'avait que de l'amitié pour toi, si elle ne pouvait te donner que de la tendresse ?

Je parle, je parle, mais si son cœur est à toi, mes paroles n'y peuvent rien ; tu demeures le plus fort. Eux non plus, n'y peuvent rien.

Tu voulais savoir... Voilà ! J'ai tout dit. Mais cesse de me regarder de ces yeux pénétrants et indéfinissables comme tu le fais depuis le début. Dis quelque chose, mais peut-être n'as-tu écouté sans m'interrompre que pour mieux donner libre cours à ta colère. Pardonne-moi. J'ai mal pour nous deux.

-J'aime Brigitte. Le hasard m'a amené ici et j'y ai trouvé ce qu'inconsciemment, j'ai toujours cherché : l'amour, le véritable.

J'aime Brigitte. Je l'aime de tout mon être. J'aime comme jamais je n'ai aimé auparavant. Je l'aime au point de pouvoir affronter l'hostilité du milieu. Je l'aime assez pour tenter l'impossible en m'établissant ici et en me faisant accepter d'eux.

Ils ne peuvent savoir ni encore moins comprendre l'intensité des sentiments que j'éprouve pour elle, ma perle précieuse. Ils ne peuvent soupçonner tout le dynamisme que cet amour soulève en moi.

Je m'arrête ici. Je ne repartirai plus.

L'amour de Brigitte me comble. Mon cœur est totalement pris. En moi, cet amour est né, vit et grandira tout au long de mon existence. J'aime Brigitte et ne désire que la rendre heureuse tant que le ciel nous laissera ensemble.

Pour moi, il serait plus facile de nous établir ailleurs où nul ne nous connaîtrait, mais j'aime assez Brigitte pour ne pas lui demander de renoncer à sa maison, à ses amis, à son univers.

Nous vivrons ici. Dans mes moments libres, je défricherai ce coin de terre abandonné que j'ai acheté pour presque rien. Et si un jour, elle désire venir y vivre, je construirai une maison digne d'elle.

Les enfants ne seront pas un obstacle entre nous. Nous sommes déjà amis. Brigitte et moi, nous les aiderons à se préparer à leur vie d'adulte. Peut-être aurons-nous la joie d'accueillir dans notre maison un autre enfant, notre enfant ! Rien ne me rendrait plus fier.

Je te remercie, Éphrem, de m'avoir parlé ainsi. Toutes ces choses, Brigitte me les avait apprises, mais toi, tu me les as présentées sous un autre angle qui ne me fait chérir que davantage ma bien-aimée.

## VERS L'ÉQUILIBRE

Arlette est assise devant le téléphone. Elle passe les mains dans ses cheveux, visiblement en proie à une vive inquiétude.

-Et s'il allait m'annoncer qu'il me quitte ! Il y a tant de séparations aujourd'hui. Lise, son mari lui a appris qu'il partait vivre avec une autre, tout bonnement, comme cela, à table.

Mon Dieu ! Que ferais-je seule avec les enfants ?

Il est vrai que Lise et son mari ne formaient plus un véritable couple depuis plusieurs années déjà. Nous deux, nous n'en sommes pas là. Nous avons peine à nous rejoindre parfois, mais lorsque nous y parvenons, nous vivons des moments de joie, d'accomplissement. Le dialogue n'est pas rompu entre nous.

Non, Guy ne va pas m'annoncer qu'il me quitte.

Arlette se lève, replace ses cheveux, range quelques revues éparses et se rend à la fenêtre. Elle regarde le va-et-vient incessant de la rue, mais sans voir. Elle se représente Guy recevant des clients, Guy convoqué au bureau du directeur.

-Et si nous déménagions pour aller vivre dans une autre ville ? Guy a peut-être obtenu une promotion. Un nouveau poste lui a peut-être été offert à l'extérieur. Peut-être même veut-il changer d'emploi.

Comment m'adapterais-je à un nouveau milieu ?

Je serai loin de ma famille, de mes amis, de tout ce qui m'était familier. Les études des enfants seront perturbées par un tel déracinement.

La maison nous manquera à tous. Notre domaine que nous avons mis des années à aménager de nos propres mains ! Nous laisserions notre jardin, nos arbres qui ont grandi tout comme nos enfants !

Non, nous ne déménagerons pas. Nous ne pourrions vivre ailleurs. Il faudrait couper trop d'attaches vitales.

---

Arlette se rend à la salle à dîner et commence à mettre le couvert pour le repas des enfants. Elle ne peut s'empêcher de se répéter à nouveau le message énigmatique de son mari : « Ce soir, je t'emmène souper. J'ai à te parler. Trouve une gardienne. »

-Quel est le sens de ces paroles ? Ont-elles trait à mes études, reprises dans le but d'un éventuel retour sur le marché du travail ? Trouve-t-il que les enfants sont trop souvent sous les soins d'une autre personne ? Craint-il que je les délaisse, eux et lui ?

Sa voix était calme, sans aucune hésitation, sereine même. Il s'agit d'une décision longuement mûrie, une décision qui le concerne personnellement et indirectement, nous concerne tous.

---

Arlette et Guy sont attablés à un restaurant discret, mais charmant. Une musique douce les enveloppe. Guy tient la main d'Arlette ; celle-ci le regarde, les yeux pleins d'interrogations. Guy sourit.

-Chérie, qu'es-tu allée imaginer ? Fais disparaître cette inquiétude de ton visage. Ma décision te rendra heureuse, tu l'as longtemps souhaitée. Tes yeux rient et se font d'un bleu plus intense ; j'aime te voir ainsi.

Arlette, je m'occuperai davantage de toi et des enfants. Lorsque tu assisteras à tes cours, je serai avec eux. Il est temps que je prenne la relève.

Tu ne comprends toujours pas ? Chérie, en dehors de mon travail, je n'ai gardé qu'une activité, celle que j'aime, celle qui répond à mes aptitudes. Les autres que j'avais été amené à accepter par contrainte, pour rendre service ou pour faire plaisir, je les ai abandonnées.

Chérie, je viens d'apprendre à dire non.

## LE POIDS DU PASSÉ

-Monsieur, il y a là quelqu'un qui vous demande. Si je ne savais pas que votre père est décédé, je dirais que c'est lui tellement il vous ressemble.

-Béatrice, dès que tu vois quelqu'un à la peau blanche, tu ne peux t'empêcher de lui trouver un air de famille avec moi.

-Cette fois-ci, c'est différent. Il y a vraiment ressemblance. C'est frappant.

-S'est-il nommé ?

-Non. Lorsque je lui ai demandé qui je devais annoncer, il m'a dit que ce n'était pas nécessaire, que vous le reconnaîtriez.

-Amène-le moi.

Charles leva les yeux et frémit. Il crut voir son frère, prématurément vieilli. Assurément, quelqu'un de la famille, qu'il n'avait pas vu depuis fort longtemps, se tenait là, debout devant lui.

Les traits tirés, mais les yeux vifs, le visiteur s'approcha, sourit et murmura :

-Charles.

À l'instant, celui-ci le reconnut et s'écria :

-Parrain.

Les deux hommes se serrèrent la main et s'étreignirent.

-Mon oncle, il y a si longtemps que je ne t'ai vu ! J'en étais arrivé à presque avoir oublié ton existence...

-À voir la considération dont tu jouis à la ronde, l'amour dont tu es entouré et la confiance qu'on te porte, tu es un personnage important. La franchise de ton regard, ta poignée de main chaleureuse, ton attitude sereine et l'humanité qui se dégage de ta personne me le confirment. La joie d'être avec toi m'envahit et me redonne force. Je suis immensément fier de ce que tu es. Moi, je ne t'ai jamais oublié. Je pensais souvent à toi. Pouvons-nous être seuls pendant un assez long moment ? Je voudrais en toute quiétude m'entretenir avec toi. J'ai à te dire certaines choses, mais tout d'abord, je voudrais faire intrusion dans le passé. Je veux que tu connaisses les raisons de mon absence et de mon silence.

Charles s'était raidi et sa bouche se crispa.

-Si c'est pour me parler de mon père, c'est inutile. Je sais tout.

-Ta mère t'a dit...

-Non, pas elle. À vingt ans, pendant l'été, je suis allé m'engager dans une région nordique pour aider à payer mes études. Je m'entendais bien avec mes compagnons de travail. Un jour que je me trouvais seul avec le chef d'équipe, celui-ci me dit :

-Tu es bien différent de ton père.

-Vous avez connu mon père, ai-je rétorqué.

Il ajouta :

-Oui. Un être instable, porté sur la boisson, aimant la fête et négligeant sa famille.

Devant ma stupéfaction, il murmura :

-Je pensais que tu savais. Je regrette infiniment. Pardonne-moi le mal que je te fais.

J'aurais reçu un coup de poignard dans le dos que je ne me serais pas davantage effondré. L'image de mon père qui avait été le héros de mon enfance et de mon adolescence venait d'être projetée par terre et foulée aux pieds. J'avais mal dans tout mon être.

À la fin de mon emploi, j'ai fait un détour par ma ville natale. Je me suis rendu au cimetière, là où repose mon père. Je voulais cracher sur sa tombe et le maudire, mais je n'ai pu que crier ma douleur et pleurer.

Je brûlais du désir de questionner ma mère, de connaître la vérité. À mon frère et à moi, elle n'a présenté que les forces de notre père. Nous n'avions pas à connaître ses faiblesses. Malgré son comportement, il nous aimait et voulait notre bonheur.

Notre père était vulnérable, mais d'une grande bonté. Par le passé, une lourde responsabilité reposait sur les épaules de l'aîné qui se devait d'être fort et de ne jamais décevoir sa famille.

Or, notre père ne répondait pas aux attentes de celle-ci qui n'a su cacher son amertume. Il s'est vu surveillé, comparé, dévalorisé.

L'attention, l'amour, l'approbation, l'appui qu'il ne pouvait trouver auprès des siens, il les recherchait ailleurs.

Lorsqu'il a connu ma mère, il ne se sentait pas prêt à fonder une famille. Tes parents ont exercé des pressions sur lui pour qu'il la demande en mariage. Ceux-ci croyaient que les responsabilités familiales l'aideraient à rentrer dans le rang. Il a avoué cela à ma mère un jour qu'elle lui demandait pourquoi il ne semblait pas heureux avec elle.

Je n'ai pas le goût de parler davantage de lui.

-Je ne suis pas venu te parler de ton père, mais de ta mère. Je désire le faire pour que tu comprennes enfin les raisons de mon attitude envers toi et vous tous. Peut-être seras-tu plus indulgent à mon égard...

-Parce que j'ai aussi des choses à apprendre concernant ma mère.

-Rassure-toi. Ta mère est une femme formidable. T'a-t-elle jamais parlé de moi ?

-Que m'aurait-elle dit hormis que tu es mon parrain, que tu es retourné vivre à l'autre bout du pays sans jamais plus te manifester ?

-J'étais amoureux d'elle. J'ai vu ta mère pour la première fois lors du souper familial donné à l'occasion de mon retour de l'Ouest. Sa maternité prochaine la rendait radieuse. Mon amour pour elle date de ce moment.

Tu es né. Ton père m'a demandé d'être ton parrain. J'étais fier de le devenir, tu ne peux pas savoir à quel point. J'allais vous voir ; toi, ton père et plus spécialement ta mère.

Tous, sauf ton père, ont découvert mon attachement pour elle. Les miens m'ont alors forcé à m'éloigner de vous. Il était impensable à ce moment, dans la société où nous vivions, qu'un homme ravisse la femme de son frère et vive avec elle. Il ne pouvait faire un tel affront à quelqu'un de son sang. La honte et le déshonneur se seraient abattus sur la famille. Lui-même aurait été maudit.

Je tentais le plus possible de dissimuler mon amour pour elle. Je n'ai manifesté mes sentiments à ta mère que dans la tendresse de

mon attitude et la suavité des mots d'amour de mon aveu même si je désirais, plus que tout au monde, la tenir dans mes bras. J'aurais voulu faire sa connaissance avant ton père.

Un jour, tout bascula. La disparition de ton père dans ce bête accident de pêche, l'angoisse de l'attente, le repêchage du corps, les funérailles, le départ précipité de ta mère retournée vivre avec toi chez ses parents, la naissance de ton frère. Tout s'est déroulé trop vite. Comme si le temps avait voulu, en se précipitant, nous écarter l'un de l'autre et nous plonger dans une douleur extrême.

À travers ma souffrance, la mort de ton père laissait place à l'espoir de pouvoir un jour aimer librement ta mère, devant Dieu et les hommes.

Quelques temps après, je suis allé vous voir. Je n'ai pu parler seul à seul avec ta mère. Tes grands-parents avaient retrouvé leur enfant. Ils géraient sa vie et les vôtres. Je m'attaquais à une forteresse imprenable. Pour eux, j'étais comme mon frère : un irresponsable. Je la ferais souffrir. Je vous ferais souffrir. Leur fille resterait avec eux. Ils l'aideraient à élever ses enfants. Jamais, ils ne la laisseraient repartir.

J'ai quand même pu lui dire à nouveau que je l'aimais et que je reviendrais. Elle m'a dit de ne pas l'attendre, de ne pas espérer. Seuls ses enfants comptaient. Elle se consacrerait uniquement à eux. Mes lettres sont demeurées sans réponse. Aujourd'hui, je me demande si tes grands-parents ne les ont pas interceptées.

Ma précipitation m'a été funeste. Si j'avais attendu que son deuil soit fait et qu'elle ait quitté la maison de tes grands-parents, peut-être aurait-elle accueilli mon amour et partagé ma vie ? J'aurais été un père pour toi. Je t'ai toujours considéré comme mon fils.

Je n'avais plus de raisons, ni le goût de vivre au Québec. Je suis  
128

retourné à Vancouver. Physiquement, j'étais loin de vous ; par la pensée, tout près. Et, j'avais de vos nouvelles régulièrement.

-De quelle manière ?

-Par le notaire du quartier. Tu sais, je n'ai pas été seulement ton parrain, mais aussi l'exécuteur testamentaire de ton père. Dans le cadre de cette fonction, j'ai eu à m'adresser à l'officier public à quelques reprises, soit par téléphone, soit par courrier.

Ce faisant, je me suis lié d'amitié avec lui et nous avons correspondu au rythme des saisons jusqu'à ce que sa mort survienne il y a deux ans.

Je me suis toujours intéressé à vous. Si vous aviez été dans le besoin, je serais accouru sur-le-champ, mais ta mère se débrouillait fort bien seule. Avec l'assurance-vie de ton père, elle a complété ses études, est devenue travailleuse sociale et s'est achetée une maison. Elle vous a donné le goût du savoir et de l'engagement. Elle a bien réussi avec vous deux. Et moi, je n'y suis pour rien. Je n'ai été qu'une présence invisible.

Le temps passait devant la dernière photo de vous trois. Celle que j'avais prise lors de ma visite chez tes grands-parents maternels. Ton frère, dans les bras de ta mère et toi, tout près d'elle. Au fil des ans, je vous imaginais, je vous voyais grandir tous les deux. Ta mère, elle, est toujours demeurée la même : douce, belle dans son regard indéfinissable.

Je me suis marié. J'ai vécu des moments de bonheur avec ma compagne, mais sans parvenir à oublier ta mère. Nous n'avons pu avoir d'enfants. Cruel destin ! Je suis veuf et ta mère est remariée.

-Et bien ! Si je m'attendais à cela ! Maintenant que la loi du silence

est rompue, ai-je autre chose à apprendre sur la famille ou sur moi-même ?

-De ma part, non. J'ai dit ce que j'avais à dire. Je ne reviendrai pas sur le passé à moins d'une question bien précise. Venons-en au présent.

J'ai longtemps cru te retrouver curé, puis presque à la dernière minute, tu as changé d'idée ! Ta foi a-t-elle perdu de son intensité ? Étais-tu en désaccord avec tes supérieurs ? Aurais-tu décidé de fonder une famille ?

-Rien de tout cela. Ma référence continue d'être Jésus-Christ et sa mission évangélique, et ma foi est plus vive que jamais. Si je ne suis pas devenu prêtre, c'est pour mieux servir la vie. Prêtre, j'aurais été attaché à un diocèse donné, j'aurais exercé un ministère spécifique, j'aurais dépendu de mon évêque. Ne l'étant pas, je suis libre comme l'air. Je vais où me pousse l'Esprit. J'arrive au moment favorable et je repars le temps venu.

-Je ne suis pas tout à fait certain de bien comprendre. Explique-moi.

-Permetts-moi de replonger à nouveau dans le passé.

Mon amour de la vie remonte à ma plus tendre enfance. J'étais incapable de voir souffrir un être vivant. Il fallait le secourir, le soigner, l'aider, le consoler. À ce moment, j'excluais les plantes.

Au grand désespoir de ma mère, la maison se transformait en refuge pour bêtes blessées ou errantes. Il me faut te dire que j'en capturais aussi qui n'avaient nullement besoin de mes soins.

Les enfants du voisinage ne s'ennuyaient pas avec mon frère et moi.

Selon la température, la vaste galerie ceinturant la maison ou le sous-sol se métamorphosaient en hôpital, en zoo et plus rarement en école. J'étais toujours le médecin-chef ou le directeur. Nos patients, pensionnaires ou écoliers, étaient soit des enfants, soit des animaux ou encore des jouets. Parfois, nous jouions aussi au marchand, au prêtre et au policier.

Notre mère, notre gardienne et les adultes autour de nous respectaient nos jeux et les facilitaient même en nous laissant déplacer les meubles et en mettant à notre disposition de vieux vêtements, de la lingerie inutilisée et une panoplie d'articles des plus variés.

Lorsque j'ai commencé l'école, j'ai découvert les jeux organisés et le sport. Au primaire, à toutes les récréations, je jouais. Je m'organisais une équipe et nous nous amusions ferme, sans violence. Les autres élèves nous imitaient. Personne n'était oisif ou occupé à déranger les autres. La cour d'école était animée et joyeuse. L'année scolaire défilait à vive allure.

Quand il y avait un désaccord insurmontable, je le signalais à la surveillante ou aux enseignants. J'ai toujours recherché la paix, la bonne entente. Avec le recul, je m'aperçois que j'étais quand même, un peu dominateur.

Cet état d'esprit, je le dois en partie à ma mère. Elle nous a appris à vivre en bons termes avec le voisinage. « Lorsqu'un problème surgit, il faut le régler immédiatement avant qu'il ne grandisse comme une mauvaise herbe et envahisse tout , » disait-elle. Ma mère pouvait aller prendre un café partout à la ronde. Son secret : demeurer sereine et ne jamais médire des autres.

La deuxième journée de classe au secondaire me fit entrer dans un monde insoupçonné. Celui de la peur et du silence. Le rôle de leader que je tenais depuis toujours a alors volé en éclats lorsque j'ai dit à

un plus vieux qui en malmenait un plus jeune : « Si tu veux te battre, fais-le avec un de ta grandeur. »

Il m'a aussitôt donné un coup de poing en pleine figure. Je saignais du nez et j'avais la lèvre supérieure fendue. Il me semble encore entendre ma mère : « Charles, jamais tu ne t'es battu. Tu n'es pas arrivé au secondaire que tu commences à le faire. Je ne te reconnais plus. » Jamais, je ne lui aurais avoué ce qui s'était passé.

Le lendemain, l'adolescent m'attendait, entouré de son groupe. Pourtant, je ne lui allais pas à l'épaule. Il m'a dit : « Tu te la fermes ou on te cogne dessus. Ici il n'y a pas de chouchou et ce ne sont plus des femmelettes qui font la loi. »

En un court laps de temps, le vide s'est fait autour de moi. Sous la menace ou d'autres intérêts, mes amis m'ont laissé tomber. Je me retrouvais seul, mais non ignoré pour autant. À l'abreuvoir, c'était une tape sur la tête, un croc-en-jambe dans le corridor, des épaules qui me projetaient contre le mur ou le cadre de porte. Dans les escaliers, je me cramponnais à la rampe. Les railleries, les humiliations s'abattaient sur moi quand ce n'était pas un objet brisé, un vêtement subtilisé.

J'étais meurtri physiquement et moralement. Jamais, je n'ai montré ces marques à qui que ce soit et toujours j'ai dit que j'avais égaré ou endommagé mes effets personnels par inadvertance. Moi qui, auprès des autorités, n'étais intervenu que pour les autres, comment aurais-je pu le faire pour moi-même ?

Je cachais cet humiliant état de choses et le dépit qui en découlait. Lorsque je n'étais pas en classe, j'étais presque invariablement à la bibliothèque. Pourtant, je préférais toujours l'action à la lecture. Je délaissais même les activités organisées de l'heure du dîner. Souvent, je ne mangeais pas. Pour ne pas inquiéter ma mère, je

jétais mon lunch à la poubelle.

Un sentiment nouveau m'habitait du matin au soir, m'éveillait la nuit et me donnait des crampes partout dans le corps : l'angoisse. Pour tenter d'éloigner la source de ce malaise, je disais à ma mère être malade et demandais de rester à la maison. Ne me reconnaissant plus, elle croyait que j'étais réellement atteint d'un mal insidieux. J'étais devenu renfermé, irascible, insécure et mes notes étaient en chute libre.

La situation s'est quelque peu améliorée vers la fin de l'année après qu'un étudiant eût révélé ce que je vivais à son père. Celui-ci a averti ma mère qui s'est immédiatement rendue à l'école. De justesse, j'ai réussi à passer mon année.

Le temps béni des vacances est arrivé avec mon premier emploi d'été : accompagnateur auprès d'un jeune handicapé. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre au camp de vacances et par la suite, huit heures par jour chez lui et au terrain de jeu.

En sa présence, j'ai retrouvé confiance en moi et mon assurance est revenue. Dans mes moments libres, je m'exerçais à frapper une cible. J'étais bien décidé, à la reprise des classes, à me défendre, à prendre ma place et à ne plus m'en laisser imposer. J'avais par ailleurs, beaucoup grandi au cours des derniers mois.

À la rentrée, j'étais sur le qui-vive. Le grand n'était pas là et personne ne s'attaqua à moi. C'est comme si j'étais devenu un étranger. J'avais cessé d'être la cible. J'observais. Je vis certains des petits nouveaux de douze et treize ans devenir les nouvelles victimes de l'intimidation et de la violence.

J'étais indigné. Après quelques jours, je suis allé rencontrer la direction et j'ai raconté ce que j'avais vécu pendant plus de huit

mois et ce qu'eux s'apprêtaient à vivre. Je ne pouvais plus me taire. À ma suite, d'autres ont parlé. Depuis, je n'ai cessé de m'exprimer.

J'ai retrouvé vitalité et joie de vivre. Je me suis impliqué dans la vie de l'école par le biais des activités sportives, culturelles, du conseil de classe et de la radio étudiante. À nouveau, j'étais entouré et redevenu rassembleur.

J'ai appris à laisser parler les gens, à les écouter avec respect et compassion, à comprendre leurs motivations ou blessures profondes et donner le temps à la vérité de se faire jour. Faire appel à ce qu'il y a de bon en chacun, redonner dignité et espoir, défendre la vie, telle était ma préoccupation.

Je n'avais pas que des amis. Je dérangeais. Ceux, qui s'étaient appropriés plus de droits que les autres, se jugeaient supérieurs, jouissaient d'abondants biens matériels, refusaient tout changement social et tentaient par tous les moyens de me réduire à l'inaction.

-Tu n'as jamais songé à devenir médecin comme ton frère ?

-À sa manière, non. Je parle trop pour cela. Ma bouche est plus habile que mes mains. Et j'aime l'action, le mouvement, la foule. Médecin de l'âme, je crois être.

Enfant et adolescent, j'étais plutôt directif. Aujourd'hui, mon approche est différente. Je suscite une prise en main par les gens du milieu. Je forme, je conseille, je coordonne, j'amène à l'autonomie.

Quand j'arrive dans un milieu, je me fais proche de la population, je vis avec elle, comme elle et j'apprends sa langue et ses coutumes. Lorsque la confiance et le respect mutuels sont établis, une grande partie de mon travail est accomplie. J'aide les hommes et les

femmes à retrouver leur dignité et le pouvoir de décider eux-mêmes de l'orientation à donner à leur existence.

L'eau potable est rendue au village, l'école élémentaire accueille de plus en plus d'élèves, le dispensaire offre des soins, mais surtout de la prévention et une coopérative locale est en voie de formation. Tout cela a été bâti et est géré par les gens d'ici.

-Et la chapelle se dresse au centre. Pourquoi as-tu choisi d'œuvrer dans une mission protestante ?

-Je ne m'empêtre pas dans les dénominations religieuses ou politiques. Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu de tous. Et de partout sur terre, un homme est un homme.

-Feras-tu cela bien longtemps encore ?

-Jusqu'à ma mort. Je serai toujours le défenseur de la vie. Dans quelques mois, je quitterai l'Afrique, puis ce sera l'Inde. Ma priorité sera à nouveau l'être humain, mais s'y greffera la vie végétale et animale des différents écosystèmes de ce vaste pays. Je suis préoccupé par les assauts portés à notre mère la Terre.

Lorsque je n'aurai plus la force d'aller vers les gens, eux viendront à moi. Je ne me vois pas seul.

-Tu n'aimerais pas fonder une famille ?

-Si. Aimer profondément une femme et l'être d'elle, voir grandir des êtres issus de sa propre chair m'apparaissent une grande réalisation. Pour ce faire, il faudrait me fixer quelque part et ne plus entendre l'appel du large.

Je ne puis présager de plus tard. J'essaie d'être fidèle à moi-même

et de remplir mon rôle ici-bas. Je prie à chaque jour.

-Pourquoi n'es-tu pas devenu prêtre ? Missionnaire, tu aurais fait tout cela... Je serais venu à ton ordination, tu sais.

-Peut-être y viendras-tu. Nous ne connaissons pas l'avenir. Peut-être brûlerai-je à nouveau du même feu que dans ma jeunesse ? On peut devenir curé à tout âge.

-Je ne verrai pas cela.

-Qui sait ! Si je me décide d'ici quelques années. Je n'ai pas tout à fait trente ans et toi guère plus de cinquante.

-Non, Charles. Je ne serai plus là. Je serai mort. Je suis malade, très malade. Le cancer m'a atteint il y a quelques années. Je croyais être guéri. Le mal est réapparu et s'est propagé dans tout mon être. Je suis en sursis. Quelques mois, c'est ce qu'il me reste à vivre.

-Tu m'en vois profondément navré.

-Ne t'en fais pas pour moi. Je suis à la fin de mon existence terrestre et je l'accepte. J'ai vu et je me suis offert une infinité de choses. Je suis en marche vers le monde invisible et j'avance serein, confiant dans le Dieu que j'ai retrouvé. Tu te doutes bien que je ne suis pas venu ici uniquement pour te parler de ta mère et de ma fin prochaine.

-En effet. Mais pourquoi me faire ces confidences aujourd'hui ? Pourquoi ressurgir dans ma vie alors qu'il y a plus de vingt-cinq ans que tu ne t'es manifesté ? J'avais trois ans lorsque tu m'as apporté ton dernier cadeau.

-Je mérite ce reproche, mais ne doute pas de moi. Je sais. J'aurais dû

donner signe de vie bien des années auparavant. Je voulais et remettais toujours à plus tard. Une certaine pudeur, la peur peut-être ou plus simplement la lâcheté me retenaient, puis j'ai été emporté par le tourbillon des affaires.

Charles, je voudrais être pardonné pour le mal que je t'ai fait et le bien que je n'ai su te faire.

-Je ne t'en veux pas. À l'instar de l'univers, le cœur humain est d'une telle complexité. Tes propos me font comprendre un peu mieux l'homme que tu es.

-Cette rencontre, ces retrouvailles, je les désirais ardemment depuis des mois et des mois. J'ai fait ce voyage pour deux raisons. La première, la plus impérative, était de te retrouver, de nous retrouver. Quant à la seconde, je serai bref. Mes forces m'abandonnent. Nous élaborerons plus tard.

Après toutes ces années passées à œuvrer dans l'immobilier, j'ai amassé des sommes considérables. Je veux te confier cet argent pour mettre sur pied une fondation qui œuvrerait un peu partout dans le monde à protéger et faire grandir la vie. Tu en seras l'âme dirigeante. Peut-être ton frère voudra-t-il se joindre à toi ? Il achève son internat.

Tous les deux, partons pour le Québec. J'ai un billet d'avion pour toi. Avant de mourir, je voudrais revoir ta mère. Elle, ton frère, tes tantes et des cousins que tu ne connais pas, puis nous irons à Vancouver établir la Fondation.

-Puisque nous en sommes à l'heure des confidences, je voudrais savoir pourquoi ma mère n'a entretenu de relations avec aucun membre de ta famille ? Lorsque j'abordais le sujet, elle invoquait l'éloignement, le manque de communication. Nous nous étions

perdus de vue. Je sais que ce silence de part et d'autre cache une réalité douloureuse.

-J'ai mal à le dire. Tu as raison. Au décès de ton père, tes grands-parents paternels ont voulu te prendre avec eux. Tu étais le premier petit-fils à porter leur nom et à assurer la lignée. Selon eux, ton éducation leur revenait. Ils ont tout fait pour obtenir ta garde : se présenter devant le tribunal, accuser ta mère d'adultère et d'inaptitude à prendre soin de deux enfants. Ils ont été injustes et cruels envers elle. Je suis certain que leur attitude a pour beaucoup contribué à fermer le cœur de ta mère à mon endroit.

-Que de souffrances insoupçonnées ! Je suis bouleversé. Je ne regarderai plus ma mère de la même manière, ni toi non plus d'ailleurs.

-Je suis triste et heureux à la fois. Je suis libéré du poids du passé. Le soleil se lève devant moi. Profitons de sa chaleur bienfaisante sans songer au crépuscule. Quelle belle fête ce sera, nous tous réunis !

## **TABLE DES MATIÈRES**

La bergerie céleste, 29

La floraison sauvage, 107

Le difficile passage, 5

Le poids du passé, 123

Le sable de la place, 93

L'étranger, 113

Magie des neiges, 55

Pour l'amour d'Élise, 77

Une levée de pièges, 67

Un soleil qui danse, 85

Vers l'équilibre, 119

Dans cet ouvrage comportant onze nouvelles, Madeleine Miron raconte le cheminement de personnes à un moment décisif de leur vie.

Elle le fait avec tendresse, compassion et ouverture d'esprit. La nature sert souvent de toile de fond à ces difficiles passages, mais où l'espoir transparait soudain comme une éclaircie.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.